

530

Revue de l'Université  
de Liège. — Périodique

JUN 1928

huitième année, N° 10

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2.00 frs

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Renseigne sur tous les problèmes

RELIGIEUX

POLITIQUES

SOCIAUX

LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES

SCIENTIFIQUES

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50 Compte chèque postal : 489.16

vendredi 1<sup>er</sup> juin 1928

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 35.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE  
Comptes de Chèques et de Quinzaine  
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --  
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres  
Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St Gilles, St-Gilles;  
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

### FONDS SOCIAL

100,000 Titres de Capital . . . fr. 100 000.000.—  
100,000 Parts de Réserve . . . fr. 384,657,742.94  
Total . . . fr. 484,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

## VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.  
Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change  
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

# CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

## SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital  
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts  
175 Succursales et Agences en Belgique

## FILIALES :

à PARIS 20, rue de la Paix  
à LUXEMBOURG 55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Le prochain centenaire d'Ernest Hello  
L'intransigeance pontificale et le réalisme mussolinien  
Louis Mercier, poète rustique  
« Les Maîtres » de Maurice Barrès  
Saint Bernard  
Contre-offensive catholique  
Quimperlé

Georges Legrand  
Mgr Louis Picard  
José Vincent  
Paul Halflants  
Paul Mitterre  
Hilaire Belloc  
Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sainte Jeanne d'Arc à Rouen, Mgr J. Schyrgens. — France. — Mexique.

## La Semaine

♦ Depuis que l'Europe a perdu l'unité spirituelle et qu'une Foi commune n'a plus les peuples et les individus, la confusion intellectuelle et, sa suite logique la confusion verbale, sont allées croissant sans cesse. Non seulement les races et les nations sont devenues toujours plus étrangères les unes aux autres, mais à l'intérieur d'un même pays, une langue commune n'empêche pas les citoyens d'employer des mots identiques pour désigner des réalités très différentes.

Et le processus était fatal. Quand des intelligences diffèrent sur les Vérités essentielles, elles ont beau vivre d'une même vie sociale et user du même langage, un abîme les sépare. Elles ne se comprennent plus.

La courte discussion qui a précédé, à la Chambre, le vote de la peréquation des traitements du clergé est un exemple de plus de l'imraisemblable chaos où a sombré l'intelligence contemporaine qui a fermé les yeux à la lumière.

« Le clergé sort de son rôle dans notre pays, a déclaré M. Jennissen, il fait de la politique active et il met le culte au service de la politique ».

« Je ne puis citer tous les noms, syndicats, mutualistes, œuvres de la presse; ce sont des organismes politiques. »

« ... le Boerenbond est un organisme politique à l'aile droite du parti catholique. »

Et M. Jennissen de dénoncer les lettres pastorales du Cardinal Mercier comme des tracts politiques parce qu'ils parlent des élections, du marxisme, du mariage civil, de la question scolaire.

« Est-ce notre devoir de sustenter avec l'argent de tous, ces agents (le clergé) de nos adversaires? »

« C'est trois cents millions que nous donnons chaque année aux agents électoraux catholiques. »

Ne parlons pas de ce bon M. Ernest qui trouve que, presque tous les prêtres « révoient un même Dieu et que tous ont fait vœu d'humilité (sic) », tous devraient recevoir le même traitement.

M. Janson, ministre de la Justice, et qui a les cultes dans ses attributions, a parlé, lui aussi, de politique :

« J'entends mon ami Jennissen nous dire que les membres du clergé font de la politique. Je ne veux voir que les prêtres qui ne font pas de politique et qui restent dans le rôle qui leur est dévolu. »

« Quand un prêtre se mêle aux agitations de la politique, il sort de ce rôle. Mais je comprends bien qu'un prêtre, tout comme un instituteur, puisse se mêler et s'occuper d'œuvres sociales qui ont sa préférence. »

« Il y a les prêtres qui font de la politique. Il y en a, mais moins qu'autrefois. Avant la guerre, quand j'allais dans les réunions publiques, je m'informais de l'opinion du bourgmestre. Et j'ajoutais toujours : « Et le curé? » On me répondait parfois : « Le curé ne fait pas de politique, c'est un brave homme! » Retenez cette parole, Messieurs de la majorité. Le prêtre qui fait de la politique se diminue. Je crois qu'il vaut mieux qu'il s'occupe uniquement des misères et des tristesses des âmes et qu'il ne descende pas à des spécialités qui doivent rester notre apanage. »

Et le compte rendu analytique porte « Applaudissements à droite et à gauche. »...

Or, ce n'est là que de la logomachie pure.

Nous définissons M. Janson comme M. Jennissen de donner une définition qui tienne du mot : politique.

Que les prêtres doivent éviter de prendre part à certaines luttes politiques où les intérêts de la religion ne sont pas directement engagés, qu'ils doivent veiller surtout à ne pas se compromettre dans les querelles de personnes et les luttes entre fractions catholiques, nous en tombons d'accord. Mais ne plus faire de politique signifierait, pour le clergé, ne plus remplir son devoir essentiel.

Prêcher le Christ, enseigner le catéchisme aux petits, dire aux hommes ce qu'ils ont à faire ici-bas pour se sauver, proclamer le mariage indissoluble, la propriété sacrée, exhorter les parents à protéger la Foi de leurs enfants et donc combattre l'école anticatholique, prêcher aux citoyens d'un pays leurs devoirs sociaux et politiques, de l'accomplissement desquels dépendent la législation et les mœurs de la nation, c'est-à-dire en fin de compte son degré de christianisation, tout cela n'est-ce pas faire de la politique aux yeux de nos adversaires?

Et pourtant, que serait un clergé qui ne ferait pas tout cela?!

En vérité, toute l'activité sacerdotale vise à diminuer le nombre des incroyants, c'est-à-dire à ce qu'il y ait en Belgique, aussi, peu que possible d'esprits pareils à M. Jennissen...

Quand donc, dans une commune on dit à un orateur politique de gauche : « Ici le curé ne fait pas de politique, c'est un brave homme! », il y a gros à parier que ce brave homme est quelque peu endormi, et fait, par sa somnolence, le jeu de l'adversaire et de la déchristianisation.

Pour ce qui est des traitements du clergé belge, leur paiement est une question de justice, une restitution. Et, il faut bien avouer que, depuis la guerre, depuis la vie chère et depuis la chute du franc, l'ensemble du clergé belge a été payé de façon « scandaleusement insuffisante » pour employer l'expression de M. Vanderwilde aux temps de l'Union sacrée...

Le clergé belge est pauvre, payé très pauvrement, et la situation est telle que le recrutement pourrait se ressentir gravement des conditions difficiles faites à ceux qui se consacrent à l'apostolat des âmes. Que de prêtres obligés de mendier pour eux-mêmes! Que de prêtres dont la famille connaît la gêne et qui ne peuvent rien pour elle! S'il n'est pas bon qu'un clergé soit riche, il faut qu'il puisse vivre honorablement, il faut qu'un prêtre ne soit pas toujours à charge des siens, il convient même, lorsque des chrétiens modestes ont fait les grands sacrifices d'une longue formation cléricale, que le prêtre puisse soutenir de vieux parents dans le besoin.

On peréquate les traitements ecclésiastiques. C'est quelque chose, mais c'est loin, pour beaucoup, d'être suffisant. Que les catholiques aisés aient à cœur de soutenir leurs prêtres, ces prêtres qui prient pour eux, qui travaillent pour eux, sans lesquels ils ne pourraient ni recevoir les Sacrements, ni mener une vie chrétienne normale, dont le labeur contribue si puissamment à conserver à la Belgique une atmosphère chrétienne et dont le zèle reste le grand rempart de l'ordre contre le socialisme et le communisme, que les catholiques aisés, par un casuel en rapport avec le coût actuel de la vie, aident à délivrer le clergé de ce qui pour beaucoup de ses membres a été durant ces dernières années une véritable obsession : le souci du pain quotidien...

# Le prochain centenaire d'Ernest Hello

L'année 1928 nous invitera à fêter le centenaire de la naissance d'Ernest Hello, qui vit le jour le 4 novembre 1828, en Bretagne, à Lorient.

Célébrer ce centenaire dès maintenant serait prématuré; mais il est permis de profiter de son approche pour évoquer la physionomie d'Hello, pour mettre en valeur son œuvre littéraire et ainsi préparer le public à cette solennité.

Ernest Hello est un de ces catholiques envers qui l'on se montre fort chiche d'éloges, comme disait dans la préface d'un livre publié il y a trente ans, mon ami le chanoine Thiéry, qui précisément consacrait un chapitre de ce livre à l'étude d'Hello (2).

Les incroyants, à part quelques âmes droites et généreuses, n'ont pas coutume de s'ériger en hérauts de nos penseurs et de nos écrivains. Le plus souvent, ils les enveloppent d'un silence concerté qui est le meilleur moyen de faire le vide autour d'eux. Vous connaissez le mot cynique de Francisque Sarcey sur Paul Féval converti : « J'aime beaucoup Féval, mais je ne parlerai plus de lui, il a mal tourné. »

Nous autres catholiques, au lieu de réagir vigoureusement, nous sommes trop souvent enclins à dénigrer ou à négliger ceux qui partagent notre foi — est-ce basse envie, sottise diplomatique, lâche respect humain, espoir d'être qualifiés « esprits larges » par nos adversaires? Un peu de tout cela probablement. Mais le fait est patent et il est pénible de le constater. Ainsi, dans la plupart des grandes histoires de la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle, Hello n'est même pas cité alors que des moralistes bien inférieurs sont l'objet d'amples et pompeuses notices; de même en est-il d'Ozanam, qui fut, en même temps que le fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, l'auteur éloquent et savant à la fois d'ouvrages sur la civilisation au V<sup>e</sup> siècle, Dante, la poésie française (3).

Soyons plus justes, soyons plus fiers; apprenons à connaître nos gloires; faisons-les rayonner. Rayonnement indispensable pour qu'elles atteignent nos frères, les illuminent, les amènent à la vérité.

Pour vous introduire auprès d'Hello, pour vous inspirer le désir de l'approcher davantage et vous mettre en appétit de ses livres, que puis-je faire, sinon deux choses? Vous tracer son portrait physique et moral d'une part, d'autre part vous indiquer ses idées maîtresses et en étoffer l'énoncé par la lecture de quelques-unes de ses plus belles pages. C'est à quoi je m'efforcerai dans les lignes qui vont suivre.

Il fut élevé dans un milieu patriarcal, pénétré de catholicisme, de dignité, de probité, gardien scrupuleux du culte du devoir et de l'honneur.

Enfant, Ernest témoigne déjà, par des traits naïfs, de sa passion pour la vérité, du besoin d'absolu qui le travaillera toute sa vie.

(1) Conférence donnée en plusieurs villes de Belgique au cours de l'hiver 1927-1928.

(2) *Catholiques actuels, nos littéraires*, par A. THIERY, Ch. GODENNE, F. DESCHAMPS, G. LEGRAND.

(3) M. le chanoine HALFLANTS a heureusement protesté contre ce « énième de justice en étudiant Hello comme il le mérite dans sa *Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> partie, Bruxelles, Dewit.

Joseph Serre (1), dans le livre qu'il lui a consacré, nous donne mainte preuve.

« Son père, alors procureur général à Rennes, avait écrit à Louis-Philippe, au sujet d'un condamné dont il demandait grâce. N'ayant pu l'obtenir, il s'en affligeait devant la famille et son fils Ernest, lui, s'en étonnait :

— Comment, papa, vous ne pouvez donc pas tout? Vous pouvez pas faire grâce à ce pauvre homme? (Faire grâce, un mot qui paraissait magnifique à cet enfant et faisait battre son cœur.)

— Non, mon fils, dit M. Hello, cela dépend du roi.

— Ah! le roi est au-dessus de vous? Et au-dessus de qui y a-t-il?

— Au-dessus du roi, il y a la loi.

— Et au-dessus de la loi? reprit Ernest.

— Ah! au-dessus de la loi, répondit M. Hello, il n'y a plus Dieu.

— Eh bien! s'écria l'enfant, c'est à Dieu que je veux obéir.

« Un jour de réception dans la famille Hello, on était à table, la conversation vint à tomber sur je ne sais quel fait historique dont on recherchait la date. Le plus docte des invités venait renseigner les convives, quand le petit Ernest, qui s'agitait sur sa chaise au bruit de ces discussions, cria tout à coup :

« Ce Monsieur se trompe »; et il donna la vraie date.

Le petit Ernest avait raison; on se rangea à son avis, qui fut grondé le soir par sa mère, ce fut Ernest.

— Mon enfant, tu ne devais pas reprendre un vieillard sur sa table.

— Mais maman, puisqu'il se trompait! s'écria Ernest (2).

Hello poursuivit des études brillantes à Rennes, puis à Paris, s'inscrivit à la faculté de droit par déférence pour le désir de son père mais refusa de prendre rang au barreau.

Parmi ses meilleurs amis de jeunesse, on relève les noms du philosophe-poète Gratry et de l'incomparable orateur de Notre-Dame, Lacordaire.

Il se plongea par la suite dans la méditation théologique, sa foi en sortit lumineuse, d'une telle intensité lumineuse qu'on doute si puissant dans la société française de l'époque n'eût aucune prise sur elle. Il trouva dans la théologie ce qu'il cherchait avidement, la science souveraine, la clef des problèmes qui de sa vie, les directives qui commandent l'activité entière, car c'est avec raison que l'on a dit qu'au fond de tous les problèmes il y a une question de théologie.

Chaque année, il venait de Paris, se retremper dans son vignoble de Keroman, au milieu de ses landes et de ses bois, Brizeux a si mélancoliquement chantés :

*O terre de granit recouverte de chênes.*

Là, un jour, il lui advint de discerner celle qui devait être sa compagne de sa vie, M<sup>lle</sup> Zoë Berthier. On se rencontra dix ans avant de s'épouser. Le biographe d'Hello, Joseph Serre

(1) JOSEPH SERRE, *Ernest Hello*. Un volume. Paris. Edit. du mois de mai. Librairie et pittoresque, rue Bayard, 5.

(2) JOSEPH SERRE, pp. 7, 9, 10.

as a fait voir en M<sup>lle</sup> Berthier la femme au cœur noble et tendre, intelligence ouverte et bien formée, diligente, active, soigneuse, dans les moindres détails, dès lors que ces détails importaient à la vie ou au contentement de son mari. Elle avait répondu à une question qui l'interrogeait sur ses projets d'avenir :

« Moi, j'épouserai un pauvre homme que je trouverai malade au bord de la route. »

Et, en effet, lui dira plus tard son mari, vous avez épousé un pauvre homme que vous avez trouvé malade au bord du chemin. Mais vous lui avez rendu et conservé la vie pendant plus de trente ans. Vous lui avez apporté mieux encore à celle qui partagea sa vie et ses travaux : une foi chrétienne dont l'éducation l'avait laissée dépourvue.

Ernest ne vivait que pour les idées. Livré à lui-même, il eût été incapable de manger, ne se fût inquiété ni de son vêtement ni de son aspect. Il répugnait aux « affaires », les mots « vente », « achat », « marché » n'avaient pour lui aucun sens intelligible. Il était orienté par les difficultés quotidiennes de l'existence. M<sup>lle</sup> Hello compléta, mais avec une intelligence parfaite de sa nature et de ses dons, nous dit Joseph Serre. Compléter sans comprendre, est nécessairement blesser et aigrir. Il est vrai que le terrible entrepreneur de démolitions — comme il s'est baptisé lui-même — qu'était Léon Bloy, s'est acharné au contraire à faire le procès de M<sup>lle</sup> Hello. Dans un article intitulé « Ici on assassine les grands hommes », (1), il nous a présenté une M<sup>lle</sup> Hello, insupportable mégère, fatale au génie de son mari, infatuée de sa propre gloire qu'elle diluait sous le pseudonyme de Jean Lander en des romans de contes à dormir debout. N'insistons pas, mais remarquons que Bloy a fait le procès de presque tous les catholiques de son temps, qu'il a criblés des pires épithètes sauf Barbey d'Aurevilly, Verlaine et Hello lui-même.

La vie d'Hello, à dater de son mariage, se résume en peu de mots : il priait, il pensait, il écrivait, il se délassait en la société de sa femme et de quelques amis de choix.

Levé à six heures, il entendait la Sainte-Messe ; son accoutrement minimal lui donnait souvent l'air d'un pauvre, si bien qu'il lui arriva d'être pris pour un mendiant, ce dont il était heureux comme d'un privilège.

Un jour, une dame rentrant chez elle après la messe, dit à son mari : « J'ai vu à l'église un pauvre qui priait avec une si grande ferveur que j'ai vivement regretté de n'avoir pas d'argent sur moi. » Occupé du reste une place que les pauvres ne prennent pas habituellement. Je voudrais bien le retrouver, il avait l'air si malheureux et si absorbé en Dieu ! »

A quelque temps de là, la même dame, ouvrant précipitamment la fenêtre, appelait son mari pour lui montrer le pauvre qui passait : « Mon pauvre, dit-elle, le voilà. C'est bien lui ! » Mais, vint le mari, ce pauvre, c'est M. Hello ! » Quand on raconta l'histoire à Ernest Hello : « Ah ! s'écria-t-il, elle avait bien raison. Je suis le pauvre des pauvres, car quel est le pauvre, sinon celui qui a besoin ? Et mon besoin est immense, il est infini (2). »

Après déjeuner, Hello travaillait jusqu'à midi ; le reste de la journée se passait en causeries, visites ou études.

Le portrait physique d'Hello nous a été tracé par plusieurs écrivains. Barbey d'Aurevilly, dans une page burinée de ce crayon gougeux et chaud où il excellait, l'a représenté cheminant à travers Paris, « la tête au vent dans ses longs cheveux ébouriffés, un peu voûté, traînant son infortuné pardessus qui croule de son poids vers la terre, le chapeau en arrière, toujours distraité, perché sur tout à sa pensée qu'il poursuit en marchant ». Il nous l'a montré le soir dans un salon, causeur, spirituel, gai, éblouissant par sa verve et de ses phrases lapidaires le cercle qui naturellement se forma autour de lui pour l'écouter. Il nous a dit le charme complexe de ses yeux « gris d'opale ou plutôt couleur d'aigue-marine, ternes parfois et parfois reluisants d'un éclat surnaturel, brillant comme un reflet d'or ou de gemme ; des yeux regardant

en dedans et non plus miroir de l'âme mais miroir pour l'âme qui s'y contemplant ; des yeux candides d'enfant ignorant les choses de la vie, innocent des fautes d'autrui... et lorsque d'aventure le regard de ses yeux daignait se poser sur les choses extérieures, on y lisait un perpétuel ébahissement ; il devenait vite profond, scrutateur, fouilleur ; il pressentait le mensonge, devinait la parole à peine éclose sur les lèvres... Il m'a bien souvent regardé, disait Charles Buet, puisque je fus un moment de ses familiers ; je suis sûr qu'il ne m'a jamais vu. » Sa voix était « tantôt basse, grave, très vibrante et tantôt grêle, aiguë, vociférante. Hello psalmodiait certaines phrases, en glapissait d'autres à tue-tête et le geste accompagnait le verbe éloquent ; un geste unique, ramenant, par un croisement des mains, des épaules, un manteau royal ; ou le bras étendu, avec autorité, ponctuant de grandes estafilades dans le vide, les mots toujours véhéments et toujours précis » (1).

L'été, dans le manoir familial de Kéroman, il retrouvait le cher pavillon émergeant de la verdure ; c'est là qu'il aimait écrire, devant la mer bretonne, au murmure du vent courant dans le feuillage des vieux arbres.

Il passa ainsi trente années de vie méditative et obscure, composant des livres ou des articles, poursuivant une œuvre « indépendante des contingences » et qui « baigne dans l'absolu » selon la juste expression de M. Firmin Van den Bosch (2).

Il avait conscience du talent que Dieu lui avait confié ; il entendait le faire fructifier à la plus grande gloire de Dieu, et l'immense majorité du public, j'entends du public qui prétend s'intéresser aux choses de l'esprit, passait indifférente à côté de l'homme et de l'œuvre. Cette indifférence fut la grande croix d'Hello, car il avait faim et soif de gloire ; il lui semblait que la gloire est un attribut naturel de la vérité, de la bonté et de la beauté manifestées dans une œuvre humaine, pâle reflet de l'œuvre divine, mais reflet tout de même. Et puis il sentait que la renommée aurait allégé son dur labeur, fécondé son effort, multiplié ses moyens. Bloy qui traîna toute sa vie la même croix a crié sa souffrance en même temps que la souffrance d'Hello en des pages exaspérées : « Rejeté par les catholiques qui ne lui pardonnaient pas d'avoir été quelquefois sublime, dit-il, inaperçu des non-catholiques auxquels il ne parlait pas, toujours exterminé d'avance par le grotesque transcendant de sa personne physique, Hello promenait avec lui dans d'incircoscrites étendues, l'originalité la plus furieuse qui se pût rêver... » « Son âme étant faible, écrit-il encore, il ne parvint pas à se consoler d'être sans gloire et de paraître choisi pour assumer toutes les disgrâces du génie dans l'obscurité. Vers la fin, on ne réussissait pas à se le représenter comme ayant jamais été vraiment jeune, tant il semblait courbattu de ses illusions à vau-l'eau, grabataire de ses espérances déçues... » « Il faudrait un tragique grec pour raconter les douleurs de ce chrétien que le seul mot de résignation faisait éclater en rugissements et qui croyait sincèrement que la gloire de Dieu sortirait de sa propre gloire. »

« Cet éperdu de la gloire du Dieu vivant ayant incontestablement de grandes choses à dire, il était assez naturel qu'il souffrit de n'être pas écouté et que cette souffrance fut la mesure de ses pensées. » (3)

Sur de petits cahiers de notes intimes, cachés dans un tiroir dans son bureau, aussi bien qu'en des pages de ses livres, Hello a donné libre cours à son gémissement, ce gémissement dont il disait qu'il n'avait à lui que cela, gémissement d'enfant, de pauvre, de malade, d'exilé, qui aspire à la joie, de toute son âme.

« Seigneur, je ne peux pas porter votre croix autrement qu'en lumière.

(1) Voir CHARLES BUET : *Paul Feval. Souvenirs d'un ami*. Paris, Letouzéy et Ané, et BARBEY D'AUREVILLY qui a consacré plusieurs études à E. Hello dans les *Œuvres et les hommes*. Paris, Lemerre, *Les philosophes et les écrivains, religieux et Les critiques ou les juges jugés*.

(2) *Essais de critique catholique*, p. 177.

(3) LÉON BLOY *Belluaires et Porchers*. Un bréviaire d'excommuniés. Paris, Stock.

avec visites de

## Pèlerinages à Lourdes

PARIS, BORDEAUX, PAU, BIARRITZ, CAUTERETS, GAVARNIE et LISIEUX  
Départs : 17 juin, 8 et 29 juillet, 12 août, 2 et 23 septembre 1928.

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

« Je suis si misérable qu'il m'a fallu quelqu'un qui paye à ma place pour mon passage.

« Je ne suis pas un homme, je suis un enfant.

« O Dieu, je ne puis ni agir, ni supporter, ni attendre.

« Je suis un prodige de faiblesse.

« Vous savez que je suis trop faible pour vous servir dans la souffrance. Là n'est pas mon type.

« La joie donc! La joie! »

Et encore : « Seigneur, je suis un homme de désir, j'ai cela et je n'ai que cela; je vous offre mon encens, ma seule richesse. Seigneur, je suis trop faible pour souffrir et pour mourir (1). »

Voilà les notes écrites au jour le jour et voici la transposition des mêmes pensées dans l'*Homme* ou dans les *plateaux de la balance*.

« Regardez les noms de tous ceux qui sont parvenus, je ne dis pas à la réputation, mais à la gloire : lisez leur histoire, interrogez-les, ils vous répondront qu'ils ont usé, pour écarter la foule et se faire place, plus de force qu'il n'en fallait pour créer mille chefs-d'œuvre. Ils ont passé des heures qui auraient pu être belles et fécondes à subir le supplice de l'injustice sentie; ils ont dépensé le plus pur de leur sang dans une lutte extérieure stérile qui arrêtait le travail fécond de l'art; le découragement leur a volé mille fois, à eux et au monde, leurs plus beaux transports, leurs plus jeunes ardeurs. Que d'heures, qui auraient pu être des heures de génie, des heures de lumière, qui auraient rayonné dans le temps et dans l'espace, qui auraient produit des choses immortelles, ont été des heures stériles de tristesse et d'accablement! Or, cela a peut-être été l'ouvrage de la petite critique qui restait indifférente. Elle a pris pour tâche d'éteindre le feu sacré qu'elle était chargée d'entretenir. Puisse-t-elle être enterrée vive!... »

« Ignorez-vous que l'artiste qui veut créer souffre toujours horriblement? Songez-vous qu'il ne réalise jamais ce qu'il voulait réaliser? Songez-vous que tout chef-d'œuvre est nécessairement un sacrifice? Songez-vous que le grand artiste livre une bataille avec la certitude de la perdre, qu'il est condamné à manquer toujours son but, son but étant la beauté absolue qu'il lui est ordonné de poursuivre et défendu d'atteindre dans son œuvre. User sa vie, et se demander si on ne l'a pas inutilement; commencer son œuvre et douter d'elle; tout craindre, et marcher comme si l'on ne craignait rien!

« L'inspiration exige le bonheur, et il y a pourtant des hommes qui ont travaillé dans la tristesse, dans la nuit, dans la douleur, qui ont imposé silence à leurs cris, qui ont négligé leurs souffrances pour ne pas devenir stériles, qui ont produit parce qu'ils voulaient produire, alors même qu'ils ne le désiraient plus.

« En vain le grand artiste essaierait d'ailleurs de se répandre autour de lui. Ses pairs ne sont pas de ce monde. Il faut qu'il traverse les terrains glacés de la solitude (2). »

Ces pages frémissantes d'Hello rappelle ce mot de Féval, si éloquent dans son laconisme : « Je n'écris plus qu'à force de prier. »

Ailleurs, il écrit : « Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du mal, ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner, soutenus, encouragés, vivifiés par leurs amis.

« Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du bien, sont morts de chagrin, assassinés par l'indifférence de leurs amis.

« Et ce crime a pour châtement la diminution de la vérité parmi les hommes, et tous les malheurs qui sortent de ce malheur. »

\* \* \*

« Une belle page est écrite. A qui est due cette belle inspiration? A vous peut-être, lecteur, qui ne vous en doutez pas. Vous avez peut-être, dans une autre occasion, encouragé l'homme qui était chargé de porter la parole devant vous et pour vous et pour la vérité.

« Cet encouragement retourne vers vous aujourd'hui sous la forme d'une inspiration superbe dont vous avez été vous-même l'instigateur. La flamme que vous avez allumée revient à vous, plus ardente et plus glorieuse.

« Si vous aviez négligé, dans une autre occasion, le noble et grand devoir de fournir le bois à la flamme qui veut éclairer, cette flamme serait morte d'inanition, et elle ne viendrait pas

(1) J. SERRE, *op. cit.*, p. 194 et ss.

(2) *L'Homme*, pp. 294, 296.

aujourd'hui vers vous, fière et brûlante, vous rendre avec usure la vie que vous lui avez donnée.

« Toute vie est un échange (1). »

Accordons que Hello et Bloy ont trop identifié la gloire de Dieu et leur propre gloire; conscients, à juste titre des dons reçus — car l'humilité se fonde sur la vérité — conscients aussi du bien-fait spirituel que l'humanité pouvait trouver dans le rayonnement de leur parole, ils ont parfois cédé à la tentation de croire que leur renommée était indispensable à l'accomplissement des desseins providentiels. Ils n'ont pas assez absorbé le souci de leur propre gloire dans le zèle de la gloire de Dieu comme les saints ont su, eux, le faire.

Ils eussent voulu créer dans la joie! Qui n'a fait ce rêve? Mais est-ce bien le sort de l'humanité déçue?

Concevoir dans la joie, oui. Mais enfanter dans la joie, non; ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre physique, cela n'est vrai.

C'est dans la douleur qu'il faut enfanter.

La vie des plus grands artistes, et des plus grands savants, la vie des hommes qui ont le plus contribué au progrès de l'humanité en témoigne, traversée et labourée qu'elle fut d'épreuves de toute sorte, acharnées sur leur esprit et sur leur chair.

Ah! si la joie signifie la paix, intérieure et profonde, que célèbre l'*Imitation de Jésus-Christ* (2), compatible avec la tentation, l'angoisse, la peine du cœur, la douleur physique, oui cette paix est nécessaire, mais elle est donnée à tout homme de bonne volonté.

Mais la joie entendue dans le sens d'équilibre harmonieux, je ne crois pas que celle-là soit la condition des grandes œuvres!

Hello non plus que Bloy n'ont assez tenu compte de la vérité éternelle exprimée par la parabole du grain de froment appelé à se corrompre avant de fructifier. Ils n'ont pas assez compris le mot plein d'une magnifique résignation de leur ami commun, Barbey d'Aurevilly : « Dieu ne veut pas que ses amis aient rien. » Il semble, en effet, que Dieu veuille se réserver à lui seul, maître souverain, l'achèvement de toute chose. Rappelez-vous l'effort de notre grand cardinal Mercier, cherchant à unir les Eglises, tandis que les ombres de la mort l'enveloppent déjà!

Mais Hello trouva dans sa douloureuse expérience personnelle le secret de ses admirables leçons sur la charité intellectuelle, charité plus indispensable et plus bienfaisante encore que la charité matérielle, charité si rarement pratiquée de beaucoup de chrétiens dont la main s'ouvre large aux détresses sensibles.

C'est de cette charité surtout qu'Hello a écrit ce beau mot : « La charité est celle qui a le temps. » C'est à elle qu'il a consacré un de ses « Contes extraordinaires », *Cain, qu'as-tu fait de ton frère?* s'efforçant d'y rendre tangible l'horreur d'un crime purement spirituel commis par indifférence. Hello, sans doute, était accoutumé à donner de son argent, et à donner d'un geste ou le respect du pauvre s'affirmait. Entendait-il de sa chambre de travail la voix d'un mendiant qui implorait une aumône, il descendait et déposait un secours dans la main tendue; rencontrait-il sur son chemin un pauvre, il se découvrait et se recueillait avant de lui offrir assistance. Le portrait de saint Benoît Labre occupait une place d'honneur chez lui. Mais pardonner lui était encore chose plus sacrée, le pardon étant l'acte le plus excellent de la charité spirituelle : « Aujourd'hui, écrit-il, dans son journal, sous la date du jour de la Pentecôte 1860, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, je pardonne à tous ceux qui m'ont fait quelque mal. Je pardonne, je donne par delà la justice. Je prie Dieu de verser sur eux en pluie, en rosée, la grâce que je leur fais (3). »

\* \* \*

Hello mourant prononça cette parole : « Je remonte au Principe. »

Dieu, il le voyait sans doute dans le « petit Enfant de Nazareth », à qui il adressait cette prière toute tissée dans la soie de l'humilité confiante et qu'il avait insérée dans ses notes intimes; mais Dieu, c'était surtout, pour Hello, le Créateur d'où viennent toutes choses, dont toutes choses dépendent, vers qui nous retournons.

Hello, intelligence philosophique, allait d'instinct à la considé-

(1) *Le siècle* : Les Journaux, Paris, Perrin.

(2) Livre II, chap. XXV.

(3) *Manuscrit des prières*, cité par SERRE, *op. cit.*, pp. 174-175.

ration des causes et des fins. La cause suprême et la fin dernière devaient, logiquement, être l'objet de sa méditation constante.

« Le vulgaire, dit Hello, croit que les grands principes éternels sont bons à amuser, pendant les jours de paix et de tranquillité, quelques docteurs armés d'un bonnet qui argumentent les uns vis-à-vis des autres.

« Eh bien! voilà l'absolu contraire de la vérité.

« Les principes éternels, les vérités primordiales sont l'actualité suprême des jours de crise et de danger. Ils possèdent le secret du salut. Le salut est là, non pas ailleurs.

« ... Mais, malheureux, c'est avec la lumière, la chaleur et le blé qu'on fait le pain! Les flots de soleil qui tombent sur la moisson dorée ne ressemblent pas précisément à un morceau de pain. Et cependant qu'est-ce qu'un morceau de pain sinon un rayon de soleil pétri dans la matière terrestre par le travail de l'homme? Tel livre qui est l'œuvre d'un penseur, et qu'on a oublié parce qu'il était l'œuvre d'un penseur, contenait peut-être la solution de mille difficultés pratiques, contre lesquelles on se heurte vainement parce qu'on regarde d'en bas, au lieu de contempler d'en haut.

« Aujourd'hui, comme du temps de David, le salut vient de la montagne (1). »

Aussi s'est-il plu à dévoiler l'erreur grotesque des hommes — ils sont légion surtout à notre époque affairée — qui tournent le dos aux principes parce que principes et pratique apparaissent à leurs yeux myopes comme des termes contradictoires, alors qu'en vérité la pratique n'est que l'application des principes. Pour Hello, ces hommes sont des médiocres qui ne savent dire ni « oui » ni « non », qui disent « peut-être », un « peut-être » où ils se bercent et cherchent à s'assourir ainsi que dans un commode hamac, des gens qui n'osent pas prendre fermement position, qui s'ingénient à marier la vérité et l'erreur, l'eau et le feu, le bien et le mal. Dans *L'Homme* — son ouvrage capital, la somme de ses idées, — il a essayé de fixer le portrait de la médiocrité humaine.

En voici quelques lignes :

« Le trait caractéristique, absolument caractéristique de l'homme médiocre, c'est sa déférence pour l'opinion publique. Il ne parle jamais, il répète toujours... L'homme médiocre peut avoir telle ou telle aptitude spéciale : il peut avoir du *talent*. Mais l'intuition lui est interdite... Il admet quelquefois un principe, mais si vous arrivez aux conséquences de ce principe, il vous dira que vous exagérez; si le mot exagération n'existait pas, l'homme médiocre l'inventerait.

« L'homme médiocre pense que le christianisme est une précaution utile, dont il serait imprudent de se passer. Néanmoins, il le déteste intérieurement; ... il a horreur du catholicisme : il le trouve exagéré... Il demande à quoi servent les ordres religieux, surtout les ordres contemplatifs... L'homme vraiment médiocre admire un peu toutes choses; il n'admire rien avec chaleur... L'homme médiocre n'a qu'une passion, c'est la haine du beau... L'homme médiocre aime les écrivains qui ne disent ni oui ni non sur aucune question, qui n'affirment rien, qui ménagent toutes les opinions contradictoires... Il trouve insolente toute affirmation, parce que toute affirmation exclut la proposition contradictoire... Il reste à l'homme médiocre, en activité, en fonction, une inquiétude, c'est la crainte de se compromettre... L'homme médiocre dit qu'il y a du bon et du mauvais dans toutes choses, qu'il ne faut pas être absolu dans ses jugements, etc. (2). »

Cette même médiocrité qu'Hello a essayé de réduire en formules, il en fait le thème d'une amusante fantaisie :

« Lettre qu'un docteur, homme très sérieux, dut écrire à Christophe Colomb au moment où celui-ci s'embarquait pour l'Amérique :

« J'apprends, mon jeune ami, que vous avez le projet de découvrir un nouveau monde, et je vous dirai sans détour que je ne vous en félicite pas. Votre projet me remplit d'alarme. Il dénote, je ne crains pas de vous le dire, un orgueil inconcevable. Comment? ne trouvez-vous pas la terre assez grande? Voyez les hommes des temps passés. Ont-ils jamais songé à découvrir un continent nouveau? Et vous, vous, jeune homme, sans expérience, sans

autorité, vous avez nourri cette folle ambition. Comment! Ni les conseils de tous vos vrais amis, ni les menaces de la destinée qui vous devient contraire, rien ne peut vous décider à vivre tranquillement en Europe, comme chacun de nous. Vous vous croyez donc bien au-dessus des autres hommes, puisque ce qui leur suffit ne vous suffit pas? Tous les gens éclairés vous le diront, mon jeune ami, votre orgueil vous perdra.

« Je suis d'autant plus chagriné de votre fâcheux entêtement que j'ai toujours eu pour vous une affection véritable. Tout enfant, vous me plaisiez. J'aimais la finesse et la promptitude de vos saillies. Jeune homme, vous aviez une imagination qui me séduisait. Car j'aime l'imagination chez un jeune homme, pourvu toutefois qu'il n'en ait pas trop. Vous me disiez quelquefois : « J'aime l'Océan! » Et je vous engageais, mon enfant, à faire sur l'Océan quelques vers latins, pour vous exercer. Pouvais-je me douter que vous alliez prendre au sérieux la poésie? Si vous aviez, du reste, un goût si prononcé pour la navigation, je ne vous aurais pas dissuadé de faire de temps à autre quelques petits voyages : les voyages forment la jeunesse. Mais, mon jeune ami, permettez-moi de vous le demander : N'est-ce pas aller un peu loin que d'aller chercher un nouveau monde?

« Et pourquoi donc ne pas vous contenter de l'ancien, puisque nous, nous savons nous en contenter? Pourquoi ne pas entrer tout simplement dans une de ces carrières libérales auxquelles votre éducation vous donne le droit de prétendre? Pourquoi cette folle et ridicule ambition? Ah! quand vous aurez mon âge!

« A cela vous avez répondu qu'il y a là-bas des hommes qui sont vos frères, avec qui vous voulez unir l'ancien continent.

« Je sais par cœur vos grandes phrases. Vous pensez, n'est-ce pas que, quand vous aurez traversé l'Océan, qui essaye de séparer les mondes, vous planterez la Croix sur la terre nouvelle.

« Ce sont là, mon enfant, des paroles creuses; permettez à un homme plus âgé que vous, de vous le faire observer. Vous savez que j'aime les arts, et que je respecte la religion, mais je n'aime pas les saints et les hommes de génie : les uns et les autres vont trop loin, ils exagèrent continuellement. L'Europe en a déjà fourni assez et même trop, ils ne sont bons qu'à agiter le monde. Quelle folie d'aller là-bas, au risque de vous casser le cou, grossir le nombre des rêveurs! (1) »

Je coupe la citation, car, si la médiocrité humaine est toujours vivante et prospère, si la race des hommes médiocres est assurée de ne jamais périr, si notre civilisation contemporaine avec son souci dominant du progrès matériel et du confort est un milieu de choix pour l'éclosion et l'épanouissement de la médiocrité, il faut tout de même reconnaître que ses modes d'expression changent, en certains points au moins, suivant les époques. Les plus médiocres de nos contemporains ne s'effraient plus à l'idée de franchir l'Océan et de peupler un nouveau monde. Il y a quelque chose de changé et de gagné pour l'ampleur des horizons dont notre jeunesse aime à deviner l'énigme : les continents lointains l'attirent; elle n'enferme plus son idéal en une petite vie grégaire poursuivie sans risque sur un coin de terre où l'on étouffe et s'écrase, elle voit plus large.

Le libéralisme doctrinal — qu'Hello a poursuivi de ses invectives — a la prétention de formuler et de justifier cette attitude moyenne, propre à la médiocrité, également éloignée de l'amour et de la haine.

Or, il faut savoir haïr, enseigne Hello; non les hommes, mais l'erreur et le mal. Car la haine est l'envers de l'amour. Qui ne hait pas, c'est qu'il n'aime pas. Qui hait faiblement, c'est qu'il n'aime pas d'un amour fort.

La haine du mal lui est apparue radieuse dans la figure biblique de Judith, symbole de la Vierge Marie, et il s'est efforcé de nous communiquer quelque chose de son enthousiasme dans une belle page des *Paroles de Dieu*, ce livre, que, pour ma part, je considère, avec les *Physionomies de Saints*, comme la partie la plus attachante, la plus vibrante et la plus lyrique de l'œuvre d'Hello.

Aimer passionnément le vrai et le bien, haïr ardemment le faux et le mal est dans l'ordre. Et l'idée d'ordre est une de ces grandes idées qui ont éclairé et échauffé l'âme d'Hello, soleil dont les rayons étaient pour lui une condition essentielle de vie.

Qui a chanté l'ordre comme Hello? L'ordre dans la vie, dans la

(1) *Le siècle*; les heures de crise, pp. 106 et ss., Paris, Perrin et C<sup>o</sup>.

(2) *L'Homme* : L'homme médiocre passim.

(1) *Les plateaux de la balance*, p. 373.

science, dans l'art; dans la vie physique, dans la nature extérieure, comme dans la vie morale, dans la vie intérieure.

Écoutez ces lignes qui rappellent certains passages du *Traité de l'ordre*, où s'éveillait le génie de saint Augustin.

« Rien n'est mathématique comme une tempête. Ces branches et ces feuilles, qui semblent tournoyer à l'aventure et exécuter, sans que personne marque la mesure, une danse échevelée, obéissent à des lois rigoureuses comme une addition. L'orage est un fidèle qui obéit à un signe, dès que son maître commande. Le mouvement, l'électricité, l'océan qui se soulève, les fureurs du vent qui a l'air d'avoir perdu la tête, comme dit Victor Hugo, tout cela travaille dans le poids, dans le nombre et dans la mesure, et il n'y a pas d'horloger qui fasse une montre avec plus de précision que les astres ne font la lumière et que le tonnerre ne fait la terreur... Les choses les plus extrêmes trouvent leur beauté quand elles font la paix, et quand, par leur nature, elles répugnent éternellement, comme par exemple le bien et le mal, la paix résulte de cette répugnance éternellement garantie, éternellement satisfaite par l'éternelle séparation. C'est pourquoi la considération de l'enfer est pacifique au plus haut point. »

Sans cesse préoccupé des principes, envisageant chaque chose en la place où la veut l'ordre universel, Hello est épris de synthèse. Il voit grand et large, non pas qu'il méprise ou néglige le détail, mais parce que le détail n'a pour lui de raison d'être et de signification que dans ses rapports avec l'ensemble, le rayon le mène au centre de la circonférence, la partie le conduit au tout : « Il y a, dit-il, des gens et des esprits qui se détournent instinctivement en face de la grandeur, et qui cherchent à se rassurer, en cherchant l'autre aspect du tableau, l'aspect des petites choses considérées isolément.

« Il y a des hommes qui demandent au brin d'herbe un secours contre le cèdre du Liban et au caillou du rivage une consolation contre la grandeur gênante de la mer, au lieu de les admirer du même regard. »

Hello n'est pas de ceux-là. Il célèbre l'espace, la montagne, la mer, pour leur beauté propre et, plus encore, pour le symbole qu'il y trouve d'une autre grandeur, car le symbolisme de la nature a été une des pensées maîtresses d'Hello, un des sujets où s'est complu son esprit méditatif, essentiellement catholique.

Pour nous, il y a l'envers et l'endroit du décor qui nous environne et nous enveloppe et l'endroit est le côté que nous ne voyons pas ici-bas, que Dieu, ses anges et ses élus voient distinctement, que nous ne pouvons qu'entrevoir *per speculum et in enigmate*, selon le langage de l'Apôtre, à travers des signes qui frappent nos sens et notre intelligence d'hommes. Cet endroit sur-naturel hante les saints et les écrivains qui possèdent un sens religieux profond bien plus que l'envers naturel, et c'est ce qui leur donne sur nous une emprise souveraine, ce qui, chez eux, nous fascine, ce qui fait que nous y prenons goût à mesure que notre expérience de la vie et du cœur humain, et notre besoin de Dieu s'accroissent simultanément. « La figure de ce monde passe » nous le sentons chaque jour davantage et nous tendons à ce qui ne passe pas.

« Il est certain que la grandeur de l'espace est la figure d'une autre grandeur. Car il est certain que le sommet d'une montagne, par l'horizon qu'il nous découvre, nous parle de la délivrance. De là notre émotion. Cette émotion serait stupide si elle portait seulement sur une plus grande masse de terre aperçue. Elle n'est pas stupide, parce que l'horizon qui recule oblige les murs de notre prison à reculer avec lui, et notre joie est profonde, en face de l'étendue. Elle est profonde, parce qu'elle est symbolique. Nous sommes faits pour l'immense, et notre âme se dilate quand le ciel et la mer grandissent devant nos yeux. Cette grandeur ne serait rien, si elle était toute seule; mais elle nous parle de l'autre, et voilà le mérite de l'espace. Ainsi les ruines séculaires nous parlent de l'éternité et voilà le mérite du temps... »

« Allez dans la campagne, votre œil se repose, parce que l'horizon s'élargit et parce que les couleurs sont variées. Gravissez une montagne, le repos de votre œil augmente avec le panorama qui se découvre. Enfin, regardez la mer; même malgré vous, votre œil se tranquillise et s'épure; il jouit profondément de la limite reculée; le ciel et la mer lui imposent le repos. »

GEORGES LEGRAND.

La fin au prochain numéro.

## L'intransigeance pontificale et le réalisme mussolinien

A tête reposée et après liquidation des incidents, il est loisible d'essayer une plus exacte mise au point.

Le Pape est inquiet des tendances essentielles du fascisme. Et il ne cache pas son inquiétude. Le fascisme veut prendre totalement, avec un exclusivisme jaloux, les intelligences et les volontés des citoyens. C'est là une conception excessive de la mission de l'Etat ou d'un parti politique. Conception dangereuse pour les institutions spirituelles et notamment pour l'Eglise. C'est le devoir de l'Eglise de se défendre.

Mais cette tendance est corrigée par le réalisme de Mussolini. Il ne comprend certes pas toutes les exigences et les susceptibilités de l'Eglise. Mais il ronge son frein d'assez bonne grâce. Et si un mot ou un geste d'impatience lui échappe de temps à autre, il n'hésite pas à se rétracter, dût-il entendre de la bouche d'un ami qui considère encore la crainte du cléricalisme comme le commencement de la sagesse politique, la parole magique et redoutable : *Canossa!*

Telles sont, nous semble-t-il, les deux propositions qui résument assez exactement la situation. Elles résument en tous cas les événements les plus récents, événements qui ont vivement ému les catholiques et qui ont fait espérer durant quelques jours aux ennemis du fascisme que Mussolini allait entrer en conflit avec le Saint-Siège.

Lorsque Sa Sainteté, pour ne pas laisser prescrire les droits de l'Eglise, fit remarquer devant un groupe de catholiques que les prétentions fascistes à une sorte de monopole d'éducation de la jeunesse étaient inadmissibles et que l'Eglise et le Saint-Siège ne les admettraient jamais, Mussolini réagit avec une vivacité et une sorte de violence contenue qui ne lui sont pas coutumières lorsqu'il s'agit du catholicisme et surtout de la personne du Pape. Il proposa d'urgence et fit adopter par le conseil des ministres un décret ordonnant la dissolution des groupements éducatifs extra- ou post-scolaires autres que ceux incorporés à l'œuvre nationale Balilla. Grand émoi, nous l'avons noté dans une chronique précédente, et surprise générale. On ne pouvait en croire ses yeux. Il ne fallait d'ailleurs pas en croire ses yeux. Presque immédiatement, le Gouvernement expliqua le nouveau décret en le restreignant aux troupes de Boy-Scouts. Et depuis, cette explication a été publiée officiellement.

Mais si l'on rapproche l'explication du texte expliqué, il est impossible de ne pas constater que nous sommes en présence d'une rétractation bien plus que d'une explication. Que notre lecteur en juge.

Voici le texte du décret :

« En vue d'assurer la fin poursuivie par l'œuvre nationale Balilla, est défendue, à partir de l'entrée en vigueur de ce décret, la création ou l'organisation, même provisoires, d'une œuvre qui se propose de promouvoir l'instruction, l'orientation et la préparation professionnelles, ou, de n'importe quelle autre manière, l'éducation physique, morale ou spirituelle des jeunes gens, à l'exception des organismes qui sont incorporés à l'œuvre nationale Balilla.

Les préfets ordonneront, dans les trente jours qui suivront l'entrée en vigueur du présent décret, la dissolution de toutes les formations ou organisations comprises dans la défense du paragraphe précédent. »

Le diable lui-même ne prouvera jamais qu'il est question dans ces lignes législatives exclusivement ou même particulièrement de Scouting.

Et voici maintenant la prétendue explication de ce décret d'interdiction :

« Pour l'interprétation exacte du décret-loi du 9 avril 1928 et concernant l'application de la circulaire télégraphique du 17 du même mois, nous donnons confirmation que ce décret et cette circulaire ne visent que les organisations de jeunesse qui ont un caractère semi-militaire et se trouvent ainsi en concurrence avec les groupes Balilla; il ne s'agit par conséquent que des Boy-Scouts catholiques, poursuivant un but de préparation militaire et non affiliés à l'œuvre nationale Balilla.

« Les associations et organisations de jeunesse qui n'ont pas ce caractère, telles que les patronages, les cercles catholiques et les autres œuvres de jeunesse catholique qui poursuivent un but principalement religieux, notamment les groupements de jeunesse qui appartiennent à l'Action catholique italienne, ne sont pas visés par le décret-loi et ils restent libres, par conséquent, de se former et de subsister comme par le passé.

M. Mussolini se reprend sans fausse honte. Il mérite des félicitations. Mais sa sagesse politique ne supprime pas les tendances internes du fascisme dont il est le chef, l'excitateur et parfois le modérateur. Nationalisme insuffisamment dominé par les principes et les intérêts supérieurs. Nationalisme exalté au contraire par les principes hérétiques de l'hégélianisme qui fait de la nation un absolu et qui la divinise comme faisaient les doctrines politiques de la Rome païenne. Tel est le fascisme et ses dangers dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre pratique. Nous répétons que, dans la pratique, le sens réaliste d'un Mussolini corrige et atténue dans une très large mesure les inconvénients et les dangers de ce nationalisme théoriquement effréné. Mais il importe que les gardiens de la civilisation chrétienne soient toujours en alerte. Il importe notamment que la parole du Pape se fasse entendre chaque fois que la conscience publique risquera d'être faussée par la voix passionnée ou les gestes imprudents du parti et du gouvernement fascistes.

\* \* \*

Ainsi en a jugé Sa Sainteté plus récemment encore à l'occasion d'un concours gymnastique de jeunes filles qui eut lieu à Rome au début de mai et que le fascisme entoura de splendeur et de magnificence. La sévérité des paroles du Pape ne laisserait pas d'étonner, s'ils voulaient bien lui prêter quelque attention, les écrivains distraits ou malveillants qui ont reproché à Pie XI sa partialité et sa faiblesse à l'égard du fascisme triomphant.

« Il Nous est impossible de Nous taire, écrit Sa Sainteté, et comme Evêque de Rome et comme Evêque du monde entier.

« L'Evêque de Rome, en effet, ne peut pas laisser de déplorer que dans la cité sainte du Catholicisme, après vingt siècles de christianisme, la sensibilité et la délicatesse concernant les égards qui sont dus à la jeune fille se soient montrés plus déficients que dans la Rome païenne, qui tout en étant descendue à une telle décadence des mœurs, et bien qu'ayant importé de la Grèce vaincue les jeux publics et les concours athlétiques, en excluait la jeune fille, comme d'ailleurs l'en excluait de nombreuses cités, bien plus corrompues, de la Grèce elle-même. Et cette exclusion était dictée par des motifs d'ordre physique et moral, de pur bon sens, qu'il n'est vraiment pas nécessaire d'exposer ni même de rappeler brièvement. Ils furent exposés bien des fois. Les pères, les mères, les maîtres, ceux du moins qui ne sont pas

prévenus et égarés par des erreurs et des exagérations ou guidés par des motifs étrangers à la saine pédagogie, en ont une sorte d'intuition et de sentiment instinctif. Et pour en apprécier la beauté et la valeur surnaturelles, il est nécessaire et suffisant d'être éclairé par ce « sens du Christ » qui est comme l'âme chrétienne. C'est pourquoi Nous faisons Nôtre la parole du Prophète (Is. 62,1) « A cause de Sion je ne me tairai point, et à cause de Jérusalem je n'aurai point de repos ».

« Quant à l'Evêque des Evêques et des fidèles de tout l'univers, il ne lui est pas permis, et moins que jamais dans une circonstance telle que celle-ci, d'oublier qu'il est le premier des gardiens donnés à la nouvelle Jérusalem dont il est écrit (Is. 62,6) : « qu'ils ne se tairont ni jour ni nuit ». Les fidèles ne pourraient, en effet, qu'être déconcertés s'ils remarquaient Notre silence alors que se passe devant Nous et sous Nos yeux ce contre quoi, dans tous les pays, et récemment encore, les évêques ont élevé la voix, approuvés et encouragés par Nous. Et ces évêques eux-mêmes pourraient trouver dans Notre silence un pénible motif de douter et de se demander si notre jugement et notre sentiment sont changés à leur égard, et à l'égard de leur manière d'agir.

« Sans doute, les audaces et les inconvenances qui ont été déplorées ailleurs ne se reproduiront pas dans le cas qui nous préoccupe, nous en trouvons la garantie dans les précautions prises et les instructions données jusqu'à la dernière heure par les organisateurs et les responsables. Mais la nature et la substance des choses ne sont pas changées pour autant, ni les circonstances aggravantes, que Nous avons notées ci-dessus, de lieu et de précédents historiques. Il reste que les projets en question sont en opposition flagrante avec les exigences particulièrement délicates de l'éducation féminine, exigences infiniment plus délicates et plus respectables lorsque cette éducation veut et doit être une éducation chrétienne.

« Ce serait d'ailleurs une erreur d'imaginer que cette éducation chrétienne exclue ou tienne en moindre estime tout ce qui peut donner au corps, ce noble instrument de l'âme, agilité et grâce robuste, santé et force véritables et excellentes, pourvu que soient respectées les limites qui s'imposent et les conditions de temps et de lieu; pourvu que l'on évite tout ce qui s'accorde mal avec la réserve et la décence qui sont l'ornement et la défense de la vertu, pourvu enfin que soit évitée toute excitation à la vanité et à la violence. Si les mains des femmes doivent se lever, Nous espérons et Nous demandons au Seigneur que ce soit toujours en un geste de prière et de bienfaisance. »

A ce rappel austère de la morale catholique, Mussolini et le fascisme se gardèrent bien de répondre. Ils firent sagement. La fermeté pontificale est un immense service rendu à l'Italie et au fascisme lui-même en même temps qu'à l'Eglise et à la civilisation chrétiennes.

LOUIS PICARD.

## CATHOLIQUES BELGES

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

**Louis Mercier,**  
poète rustique

## Le Poème de la Maison

Il est entendu que le lyrisme vit de lieux communs. Tout aussi bien il en meurt. Le lieu commun est sa suprême ressource. C'est aussi le suprême sceau de l'impuissance chez tant de pâles versificateurs. Un rare esprit, une grande âme en font jaillir l'étincelle même de la vie, un Delille les pires rengaines.

Louis Mercier n'a pas fui le lieu commun. Il ne l'a pas non plus cherché. Mais il l'a pris, quand il a jugé bon de le prendre, par un biais auparavant insoupçonné. Avant lui, par exemple, combien de poètes avaient célébré le bien-fonds héréditaire! Seulement, depuis les temps lointains d'Hésiode, dans tous les poèmes exploitant ce lieu commun, l'habitude avait été conservée de mettre l'homme au tout premier plan. Le grand thème mistralien, générateur des plus hautes vertus domestiques et même nationales, émana de cette constante tradition :

*Honneur à nos aïeux — si sages, si sages — honneur à nos aïeux — que nous n'avons pas connus!*...

*Si nous avons ce terroir, — ô frères, ô frères! — si nous avons ce terroir, — c'est que les aïeux l'ont eu.*

Dans le *Poème de la Maison*, l'homme passe en quelque manière au second plan, pour céder le pas à la maison qu'il habite, aux objets qui l'y environnent et au terroir qu'il cultive. Ce n'est certes point, il va sans dire, qu'il soit absent de ces pages. Mercier sait bien comme nous, mieux que nous, qu'au foyer rustique et dans les champs, hormis l'intempérie et la bonace, l'homme commande à tout et qu'il communique à tout la vie. Seulement, dans ce *Poème de la Maison*, il a vu les choses autrement que ses devanciers. Ce qui a retenu son attention, à lui, c'a d'abord été la vie propre des objets réputés inanimés, puis la vie du foyer, — ce cœur tout chaud de la maison où l'homme vient se blottir et retremper sa force — enfin l'énergie, à peine latente, de la terre, tout alentour.

Les choses dans leurs rapports avec l'homme, voilà le thème de Mercier. Voyez-vous la nuance? Et ici, ne nous y trompons pas : n'allons pas voir simplement dans ledit thème une simple réexploitation du vieux refrain romantique de l'hymen, de la communion assez arbitrairement établie, depuis Jean-Jacques, entre l'homme et ce qui l'entoure, par son incommensurable orgueil et par le fol élan de sa fantaisie poétique.

*Puisque Mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,  
Viens, ne te lasse pas de mêler à ton âme  
La campagne, les bois, les ombrages charmanis...*

Ici nous est présenté tout autre chose : savoir, la naturelle évocation de la très authentique, de la très normale intimité qui lie l'homme de la campagne aux objets parmi lesquels il vit et dont il use. C'est par un effort et un artifice de rhétorique que nous imaginons, nous autres, citadins, des rapports entre la nature et nous. Dans la vie du paysan, ces rapports sont la réalité même.

Mais nous verrons cela un peu plus loin.

Il importe davantage de relever d'abord le premier trait essentiel du caractère de ce recueil : je veux dire, malgré son habituelle simplicité et la relative fréquence de ses abandons familiaux, sa belle tenue, tout particulièrement morale, et son grand air de profonde et poétique honnêteté. Derrière tout le pittoresque du foyer rustique et des travaux de la campagne nous apparaissent ici, dans leur sobre éclat, les simples mais nobles vertus paysannes. Une sorte de gravité, de dignité imprègne tout le *Poème de la Maison*. C'est sa séduction suprême, quoique ses autres attraits, plus exclusivement littéraires, frappent davantage au premier regard.

A un Théophile Gautier et aux dilettantes de 1875 ou de 1880, un tel mérite aurait sans doute paru de portée bien médiocre. Nous y sommes, nous autres, de plus en plus sensibles. Et c'est cela même que nous avons déjà aimé dans les *Travaux et Jours*, dans les *Georgiques* et dans *Mireille*.

*... Patiens operum exiguoque assueti juvenus,  
Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos  
Justitia excedens terris vestigia fecit.*

La Nature est bonne conseillère. Elle enseigne aux hommes la plus solide sagesse. Au foyer paysan, tous les objets, fidèlement adaptés à leur destination, donnent l'exemple de la docilité... Il ne suffit pas de se plonger dans le sein de cette Nature, tant aimée, mais mal aimée par tant d'enfants du dernier siècle, et de s'y laisser paresseusement bercer comme l'indolent et dolent enchanteur de 1820. Il faut savoir entendre ses voix. Le paysan l'entend mieux, parce qu'il est moins étourdi et tout voisin d'elle.

La table, l'âtre, la lampe et l'horloge livrent à l'épouse paysanne le secret des perfections qui font la femme forte. Voici, notamment, ce que lui dit la lampe, au doux et grave jour de ses noces :

*Qu'elle soit diligente et sache que le temps  
S'écoule, que les ans volent, que l'heure presse,  
Qu'on ne répare pas la perte des instants,  
Et qu'il faut se hâter de faire une œuvre bonne,  
Car, jalouse des jours que le destin nous donne,  
La Mort impatientie et brusque nous attend.*

Le bourgeois citadin, lui, perpétuellement déraciné et transplanté, désapprend les traditions et les vertus séculaires, devient sourd à la voix du sang et perd le goût de la continuité. Faisant souche à part, il ne prolonge rien. Le paysan voisine avec ses morts, et ceux-ci l'instruisent. Souvent, il les appelle avec un tendre respect les anciens. Avec sa terre, il leur doit un beau legs de sagesse et d'expérience. Bien plus qu'au commun des hommes, il lui est difficile d'être ingrat.

Voilà ce qui donne à ce livre, quoique l'homme y apparaisse un peu à la cantonnade, derrière les choses, son cachet de grandeur et sa savoureuse originalité.

Cette originalité provient aussi pour une bonne part du fait que la nature dans ce *Poème de la Maison* a été vue avec des yeux d'artiste terrien, c'est-à-dire bien mieux et bien plus à fond. C'est pourquoi nous trouverons ici des traits de mœurs que le citadin villegiatant n'a guère occasion de voir. Le citadin ne connaît, par exemple, du repas du paysan que ce que lui en ont livré des peintres peu informés, démocrates et sensibles. Mercier a vu, et simplement il décrit ce qu'il a vu, et peut-on dire, vécu :

*La femme, ainsi chez nous l'usage ancien le veut,  
Esclave des travaux humbles et vénérables,  
Demeure près de l'âtre et veille sur le feu,  
Laisant les hommes seuls prendre place à la table...*

*Ils mangent sans rien dire et sans penser à rien.*

Où, et avec une sorte de respect, — d'abord d'eux-mêmes, à qui tous, au foyer, devront la soupe du jour et tout le reste, — et aussi de ce qu'ils mangent, dont ils savent le prix en tranches, en angouisse et en sueur. Personne ne suit plus à la lettre qu'eux la dure sentence biblique : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.*

Et puis, ici, comme dans Homère,

*Tout prend un corps, âme, esprit, un visage...*

C'est pourquoi lorsque dans cette maison de paysan les jeunes époux sont arrivés au grand jour de s'unir, tout leur y fait accueil : le toit, le seuil, la table, l'âtre, la lampe et l'horloge.

C'est que la porte, à l'entrée du logis, n'est pas un simple passage : elle est un hôte déjà, et fait accueil — *hospes, non ostium* — tout comme, au seuil de certaines communautés, la mosaïque dit déjà *Salve* au visiteur avant que n'accoure la tourière.

Les bêtes aussi sont là, et non point parquées, mais mêlées à l'homme qui ne les rebute point.

*Les poules sur le seuil gloussent, gratent, picorent,  
Cependant que le coq impudent et sonore  
Brave le chien maussade et cherche son butin  
Jusqu'au pied de la huche où l'on serre le pain.*

Pareillement ont beauté et vie les outils du labeur rustique : la charrue, les fléaux, le boisseau, le moulin, le fôur, le van. Mais, pour ceux qui les manient, ces objets-là, ces *feramenta agrestia*, — comme disaient les Latins — ne sont pas des joujoux. Et si la bonne marquise de Sévigné avait pris en main une fourche, jamais

elle n'eût juré ses grands dieux que *janer*, c'est retourner de l'herbe en batifolant dans une prairie

Parmi ces choses ingénieuses et belles, il y a surtout le feu. — mon frère le feu, comme disait saint François, sans doute pour marquer que le feu est le plus puissant assembleur d'hommes. Mercier lui adresse une espèce d'insistante litanie, pleine de poésie pathétique :

*O feu divin, génie antique et salutaire,  
Protecteur des premiers habitants de la terre!*

*Feu, gardien du foyer que nos rudes aïeux  
Osèrent élever sous la terreur des cieux;*

*Feu vigilant, chasseur des ombres et des bêtes  
Qui tendaient par le soir leurs embûches muettes;*

*Feu pur...*

La table aussi rassemble, sous l'œil de Dieu. Aussi a-t-elle pareillement son hymne :

*Mère des épis mûrs et des ardents raisins,  
Quelque chose de grand, quelque chose de saint  
S'accomplit chaque fois, ô Terre.*

*Qu'à cette table où les aïeux se sont assis,  
Les sobres laboureurs viennent s'asseoir ainsi  
Au retour des lèches austères.*

*Car, en mangeant le pain de tes blés, c'est ta chair  
Qu'ils font s'incorporer au profond de leur chair,  
Et c'est, au secret de leurs veines,  
Le plus chaud de ton sang qu'ils mêlent à leur sang.  
Quand ils boivent le vin que ton sein tout-puissant  
Verse pour réjouir leurs peines.*

Le lit de la rustique maison n'est pas moins, à propos, exalté :

*Il est fait d'un noyer planté par un ancêtre.*

Et nous voici remontés, du coup, à l'émouvant passage de l'*Odyssée* où le héros pour se faire reconnaître de la trop prudente Pénélope, accumule les souvenirs probants et tendres : « Ce lit, je l'ai fait moi-même... Il y avait dans l'enclos un olivier au large feuillage. »

Ce n'est pas tout.

Le généreux, mais non pas débordant pittoresque de Mercier jaillit spontanément des choses. Le poète n'en remet pas, comme ces obstinés virtuoses qui eurent noms : Chateaubriand, Hugo, Gautier, les Goncourt, Richépin, Rostand. Il n'accumule pas les traits. Alors le peu qu'il en met nous frappe d'autant plus. En voici deux ou trois courts exemples fort significatifs.

D'abord, et encore, à propos de la lampe :

*Elle excelle  
A trouver le soufflet, le tisonnier, la pelle,  
Tous les menus objets de qui l'homme a besoin  
Et que la nuit sournoise égare dans les coins.  
..... Elle s'amuse,  
Parfois, à déchiffrer les images confuses  
D'animaux fabuleux, de monstres ébauchés  
Que le hasard dessine aux crépis écorchés.*

Même après l'exquise *Vie de deux Chattes*, de Loti; après les *Chats* de Baudelaire et l'*Hamilcar* d'Anatole France, il restait quelque chose à dire sur les chats. Ce quelque chose, Mercier l'a dit, si simplement, et si originalement :

*..... les chats profonds et solitaires,  
Installés à côté de l'âtre en grand mystère,  
Et qui, réjouis, font entendre tout à coup  
Le bruit d'on ne sait quoi qui mijote et qui bout.*

Voulez-vous de l'Henri Martin des meilleurs jours, avec un peu moins de lumière, mais sans papillotement pointilliste : voici donc de beaux moissonneurs :

*Dès l'aube ils sont dehors, et la faux à l'épaule,  
Par des chemins encor tout imprégnés de nuit,  
Ils gagnent les grands prés où blanchissent les saules.  
L'herbe tombe, joyeux et rauque, le fer luit  
Et vibre en l'épaisseur des tiges qu'il dévore.  
Cependant qu'au soleil qui leur hâle la peau,  
Tout fumants des sueurs que leur dos évapore,  
Ils avancent bercés par le branle des faux.*

Aussi simple, aussi grande à peu de frais, se manifeste également la religion de Louis Mercier. Vous ne trouverez rien en lui du trop éloquent vicaire savoyard. Il n'aime pas la religion naturelle, d'où Marie, nos Anges et nos Saints sont absents. Il n'aime pas la piété d'apparat et ne doute pas qu'avec notre Dieu ne convienne bien mieux une ferveur très humble, assez exigeante. Alors tout bonnement,

*sans un mot d'orgueil ni de reprise,*

avec ses paysans qui ont tant besoin des fécondes largesses du Ciel, il demande tout, et avec insistance, comme le charmant Ronsard des litaines des *Pères de famille à saint Blaise* : pain quotidien, bras vaillants, sillons prospères, neige opportune, soleil qu'il faut, opportune ondée, moissons abondantes et belles, — et la bénédiction pour tout et tous : pour la charrue, le soc, les bœufs et les semeurs, pour ceux qui édifient les meules, pour les batteurs de blé, pour les boisseaux, le van, le moulin, la trémie, la luche, le four et la table des ancêtres.

Voilà pourquoi et comment Mercier est un grand poète rustique. Il est sage, grave et pensif comme Hésiode. Il semble qu'il se soit formé à la grande école des poètes rustiques de toujours. Et, nonobstant, il reste très moderne, par son amour pénétrant et raffiné, quoique jamais languide, ni mièvre, des choses, par son amour des objets réputés inanimés, qui bel et bien vivent et palpitent un peu au rythme même du cœur de l'homme et lui ont pris quelques parcelles d'âme.

JOSÉ VINCENT.

## “ Les Maîtres „ de Maurice Barrès

Le livre posthume de Maurice Barrès, *Les Maîtres*, où la piété filiale de Philippe Barrès a réuni les morceaux détachés, mais suffisamment achevés, que son père avait l'intention d'insérer dans des œuvres en préparation, contribuera à fixer avec plus de netteté les principaux traits de la physionomie littéraire du grand écrivain.

Son évolution vers le christianisme s'effectuait visiblement dans les dernières années de sa vie. Non pas en ligne droite, sans doute — à preuve *Un jardin sur l'Oronte* — mais, dans son ensemble, le diagramme de sa sympathie pour les sentiments catholiques accuse, à partir des *Déracinés*, une courbe d'ascension presque constante. Si une mort prématurée n'était venue arrêter sa marche vers la lumière, il aurait probablement fini, comme Coppée et comme Brunetière, par une adhésion pleine et formelle à la foi catholique.

Cette impression se renforce vivement à la lecture des pages des *Maîtres*, consacrées à sainte Thérèse d'Avila. Sa compréhension de la grande mystique espagnole reste sans doute incomplète, mais, pour un incroyant, elle est étonnante. Tout en s'arrêtant avec complaisance au sens immédiat des comparaisons tirées du *Cantique des cantiques*, il reconnaît que la sainte poursuivait un sens plus beau et que « ses yeux s'ouvraient sur des champs lumineux qui nous demeurent fermés ». Il la tient pour « inspirée » : « Comment le nier si l'on relit sa vie ? »

Mais il faut signaler surtout cet aveu si émouvant de sa foi de surnaturel :

« Ce qui nous attire vers elle, fussions-nous de la plus morne incuriosité religieuse, c'est le respect émerveillé d'une telle fontaine de vie et une sorte de désir de vivre parmi les anges. »

Nous lui demandons un alibi, une heure de paradis...

— Qu'est-ce que tout cela? bougonne un lecteur impatient. Jailli du néant, je retournerai au néant.

— Je ne sais pas d'où vous venez, où vous allez, mais n'avez-vous pas soif?

— ... Sans doute...

— Eh bien! il faut boire, il ne sert de rien d'être raisonnable contre la poussée des désirs et des rêves. Il sera bien temps pour vous d'être sobre dans la mort. Vos idées, vos idées, dites-vous. Mais par-dessous qu'y a-t-il? Votre soif.

Certes, si la religion catholique était affaire de sentiment, Barrès, après un dialogue pareil, devrait être proclamé des nôtres. Mais il en est resté à ce christianisme romantique; son sentiment n'a pas eu le temps ni la force de l'entraîner jusqu'à la réforme complète de ses idées. Gageons cependant qu'il lui aura été beaucoup pardonné pour avoir exprimé, avec une telle sincérité, son incompressible désir d'éternité.

En attendant, Barrès continuait, dans son étude sur l'angoisse de Pascal, à parler comme un catholique. Il lui arrivait même de dire : nous, catholiques, ou quelque chose d'approchant : Pascal, « c'est l'un de nous, mais sublime; c'est le héros catholique ». Comment lui, Barrès, a-t-il pu être touché à ce point par la sublime méditation pascalienne? C'est qu'il ressentait sûrement lui-même quelque chose de cette angoisse.

Mais après avoir dit que Pascal est « un esprit scientifique qui cherche la vérité totale, la vérité qui discipline le monde de l'âme, comme elle gouverne les phénomènes physiques », Barrès fait erreur, je pense, et il substitue son sentiment à celui de Pascal, quand il conclut que, dans cette nuit fameuse du 23 novembre 1654, Pascal « a découvert que le cœur est supérieur à la raison ». Rien, dans ce mémorial célèbre, dans cette page de feu, n'autorise cette conclusion, rien, ni surtout le mot de « certitude » qui s'y trouve plus d'une fois.

L'abbé Bremond a été certainement mieux inspiré dans son volume sur l'École de Port-Royal, quand il découvre la source de la joie de Pascal, au sortir de son « ravissement », dans la certitude d'être lui, du petit nombre de ceux pour qui, selon l'idée janséniste, Jésus-Christ est mort sur la croix. Les grâces sensibles qu'il a reçues ou crû recevoir en cette nuit étaient pour lui la garantie de cette assurance. Certitude bien intellectuelle, toute fondée qu'elle fût sur un « signe » sensible. Ainsi, la doctrine du jansénisme, terrible pour la masse et, sans doute jusqu'à ce moment pour Pascal lui-même, n'avait plus de prise sur lui; il échappait à l'angoisse par la certitude de sa propre « élection ».

Cette étude sur Pascal et une autre sur Lamartine, sous le titre *L'Abdication du poète*, sont les deux morceaux de résistance du recueil. Le désenchantement de la vieillesse de Lamartine est un spectacle navrant, dont Barrès suit avec compassion les péripéties. Il relève, dans la correspondance du poète, des accents de mélancolie tout pareils à ceux que, si souvent au cours de ses *Mémoires d'Outre-tombe*, le grand désabusé de la vie a exhalés :

« Les années, écrit Lamartine, ne me pèsent pas encore, mais elles me comptent; je porte plus péniblement le poids de mon cœur que celui des années. Ces années, comme le fantôme de Macbeth, passant leurs mains par-dessus mon épaule, me montrent du doigt, non des couronnes, mais un sépulcre; et plutôt à Dieu que j'y fusse déjà couché! Je n'ai en moi de quoi sourire ni au passé, ni à l'avenir; je vieillis sans postérité dans ma maison vide et tout entourée des tombeaux de ceux que j'ai aimés; je ne fais plus un pas hors de ma demeure sans me heurter le pied à une de ces pierres d'achoppement de nos tendresses ou de nos espérances. »

Si la forme imagée et agréablement cadencée de ces phrases

rappelle Chateaubriand, combien plus poignante, en réalité, la tristesse de Lamartine! La mélancolie n'est pas chez lui une attitude qu'il juge intéressante à exploiter littérairement. Elle est trop justifiée par ses malheurs, en particulier par sa détresse financière. Barrès cherche à expliquer cette fièvre de spéculation, ces combinaisons financières qui ne rapprochèrent jamais que des dettes. Qu'il s'agisse de littérature ou de viticulture, toutes ses entreprises tournaient mal, et, avec la même présomption et la même folle confiance, le poète, illusionné par ses perspectives idéales, se jetait dans de nouveaux risques, pour aboutir toujours aux mêmes catastrophes. C'est que, s'il faut en croire la psychologie de Barrès, le fond de son caractère était le goût du jeu, le plaisir de braver le danger, avec une foi optimiste dans sa veine, une obéissance à son inspiration, comme si elle lui venait de Dieu. En affaires financières comme en poésie, les romantiques étaient victimes de ce que M. Ernest Seillière appelle le « mysticisme esthétique ».

Le romantisme, comment Barrès le comprend-il et comment le voudrait-il justifier? Lui, qui est de la lignée des grands littérateurs du XIX<sup>me</sup> siècle, l'héritier du frissonnement nouveau apporté par Chateaubriand et Lamartine, aura des choses intéressantes à nous dire là-dessus.

Pour lui, les quatre Bibles du romantisme sont *La Confession d'un enfant du siècle*, *Volupté*, *Mademoiselle de Maupin* et *Les Fleurs du mal*. En quoi il restreint à un point de vue spécial le champ du romantisme, car d'autres livres — *Le Génie du Christianisme*, *La Légende des Siècles*, *Notre-Dame de Paris*, pour ne citer que ceux-là, — mériteraient mieux cet honneur. Mais il choisit ces quatre Bibles, parce qu'elles auraient « proclamé la supériorité de l'amour sur le plaisir brutal ». Il prend en particulier la défense de *Mademoiselle de Maupin*, sous prétexte que Théophile Gautier a fait là le diagnostic du mal et qu'il aurait travaillé ainsi à le refouler. Oui, s'il avait mis le remède à côté du mal, mais je crains que ce diagnostic-là n'ait aggravé le mal en contribuant à l'étendre.

Il revient encore à cette idée pour l'ensemble de la pensée du XIX<sup>me</sup> siècle, en la définissant : « une série d'efforts accomplis par les maîtres (parfois à leur insu) pour dénoncer le mal du siècle et pour éliminer les ferments nocifs d'une société qui venait de perdre ses cadres et où surgissaient des foules ardentes toutes neuves ».

Singulière façon de dénoncer le mal du siècle, que d'en être les illustres propagateurs! Avouons-le, cette série d'efforts ressemblent à ceux d'enlisés s'enfonçant à mesure qu'ils s'agitent pour se dépêtrer.

Du moins, malgré son excessive indulgence, Barrès reconnaît le défaut dominant du romantisme : « il est un exciteur sans frein ni orientation », et il fait, ici encore, l'éloge de la discipline classique.

Ainsi, nous retrouvons, jusqu'au bout, le même Barrès qui, « sans rien renier de nos pères romantiques », ne demande qu'à « rallier la route classique, pourvu qu'en nous enroulant sous la discipline parfaite de Racine et de Molière, on nous laisse nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses ». Sans rien renier? C'est beaucoup dire, et il arrivera bien un moment où il faudra choisir entre la route classique et les sentiers qui égarent.

Mais toujours persista chez Barrès ce désir secret et irréalisable de concilier la chapelle et la prairie, la vérité chrétienne et les superstitions païennes, la règle et le caprice. Il y a toujours eu deux hommes en lui, et la *pax romana* des vieux classiques n'a jamais régné entre eux!

PAUL HALFLANTS.

# Saint Bernard

## L'époque et l'homme

Un homme — quel qu'il soit — un saint, un Bernard de Clairvaux, pas plus qu'un François d'Assise ou une Catherine de Siemie, ne se comprend, si on ne le replace dans son milieu. Bernard apparaît en plein Moyen âge, époque de foi, d'une foi dont la matière n'est pas encore arrivée à son plein développement théologique, d'une foi mêlée à des misères, mais qui n'en est pas moins ardente et féconde. Si le XIII<sup>e</sup> siècle est un apogée, le XII<sup>e</sup> a plus de fraîcheur et de spontanéité. La foi est encore naïve comme celle de l'enfant. La scolastique ou la raison raisonnante ne l'a pas étirée ni étriquée. Elle n'a pas encore été en butte aux entreprises modernes de l'incrédulité : la froide critique, le doute systématique, le rationalisme orgueilleux et sectaire, l'athéisme vide et glacé sont des monstruosité alors inconnues.

Siècle barbare, rude, grossier, dira-t-on, toujours arrêté dans sa marche par les coups meurtriers des invasions normandes et de la féodalité en travail, toujours en lutte avec les communes et avec la royauté!

Certes, les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles forment un tournant politique, économique et social de l'histoire. C'est une époque de destruction et de construction. Mais ces transformations sont dominées par le sens chrétien, qui se manifeste partout, se construit de plus en plus scientifiquement et sera magistralement synthétisé, aux siècles suivants, par les grands maîtres les saint Thomas, les saint Bonaventure et par leurs écoles. Sans doute, le dogme, complet dès la révélation du Christ et des apôtres, ne change pas dans son fond. Mais nous parlons de l'âme et de l'esprit religieux de cette grande époque. La foi, alors, exerce librement son influence, elle grandit les âmes, les arrache au terre à terre, les élève à l'héroïsme. Les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sont des temps chevaleresques, imprégnés d'énergie, du sentiment de la justice et du droit, d'enthousiasme pour les justes causes. Le chevalier, « armé de foi au dedans, dira saint Bernard, et de fer au dehors », non amolli comme dans la suite, ne fait pas encore des vœux pour « quelque belle dame », mais fonce, la lance en avant, pour Dieu et pour la Vierge, « cette Dame de tout le monde »; tout barbare et ferrailleur qu'il soit, le cœur lui bat à la vue des Saints Mystères, la Passion du Sauveur ou les Actes des martyrs, suscitent en lui le frémissement de Clovis : « Si j'avais été là! »

Ce sont les siècles de nos grandes cathédrales : les hautes verrières inondent de mystiques clartés, les ogives s'élancent vers le Ciel et les flèches élevées semblent y toucher. Ce sont les siècles de la Vierge et des Saints, dont l'histoire touchante est artistement racontée aux autels, aux chapiteaux et archivoltes, aux bas-reliefs, vitraux et voussures; ils sont figurés en pied, aux tympans des portails; ils accueillent et bénissent les pèlerins qui, à leur contact, s'élèvent aux sphères de l'idéal. Pour les croyants d'alors, pour ces intuitifs, l'ordre de la sainteté l'emportait sur celui du savoir. Ils ne se trompaient pas dans l'appréciation de la dignité : le saint était le héros, le chef-d'œuvre de la grandeur comme de la grâce. Les troubadours et les trouvères, qui n'étaient pas encore les conteurs d'aventures des cours et des manoirs, chantaient les « bons saints » et leurs « gestes »; ils jouaient leurs « jeux », ils représentaient leurs « miracles » aux fêtes, aux foires, et marchés, devant les foules insatiables de voir et d'entendre. Ce n'était pas amusement, satisfaction d'esthète, c'était une foi. On jure paix, alliance et fidélité, on prête serment, on scelle solennellement les promesses sur leurs chasses et sur leurs reliques, sans douter le moins du monde qu'ils ne chatient un jour, ou qu'ils ne foudroient incontinent les forfaitiers parjures et sacrilèges.

Des peuples entiers affluent aux « Grands Pardons », c'est-à-dire aux tombeaux et pèlerinages célèbres, à Saint-Martin de Tours, à Saint-Paulin de Nolè, à Saint-Sernin de Toulouse, à Notre-Dame du Puy, de Chartres, de Rocamadour, etc. Princes, seigneurs, hommes et femmes de haute naissance, à l'envi, pèlent avec la roture, courbent leurs têtes superbes pour « s'atteler à des chariots chargés de vivres et de matériaux de construc-

tion, pour telle et telle illustre basilique ou église, tel et tel sanctuaire, priant, entendant des prédications aux relais. On se pardonnait mutuellement pour qu'à leur tour le bon Dieu, Notre-Dame, le Saint pardonnassent! Les prodiges éclataient, les malades guérissaient, les démons fuyaient.

C'étaient les siècles enfin où le brigand titré — grand seigneur, duc, comte, baron, dont le château crénelé, repaire de détraqueurs, perché au sommet d'un rocher comme un nid d'aigle, défiait tous les assauts, — après avoir rudement bataillé, énormément pillé, rançonné et plus encore débauché et paillardé, ne mourra pas sans avoir confessé ses fautes, parfois publiquement, ni sans avoir fait sérieuse pénitence, soit en accomplissant quelque lointain pèlerinage, à pied et demandant l'aumône, soit en prenant le froc dans quelque monastère — ancestral, ou fondé et doté par ses largesses — pour « payer ses péchés », pour y reposer en paix et assurer des prières à son âme. C'est toujours la Chanson de geste : « Sire Roland, dit l'archevêque Turpin, sonnez du cor... Les Français de Charlemagne descendront de leurs chevaux. Ils nous trouveront morts et coupés en pièces; ils recueilleront nos chefs et nos corps; ils emporteront nos bières à dos de cheval; ils nous enterreront dans les cloîtres des moines; les loups, les porcs et les chiens ne nous mangeront pas! — Vous dites bien, seigneur Archevêque, répond Roland. Et il sonne du cor contre les Sarrasins. (Chanson de Roland, v. 1738.) » Non, la crainte de Dieu, de son jugement, la frayeur des inévitables châtiments de l'enfer n'avaient pas été remises; et l'expiation inévitable n'avait point, si dure qu'elle pût être, perdu ses droits. La religion réglait la pensée et, malgré les accrocs en pratique, la morale. Ici, il faut reconnaître au monachisme la première place : là uniquement le renoncement au monde et la lutte contre les instincts charnels, si puissants chez ces primitifs, trouvaient leur forme absolue. Le moine, en rompant avec les habitudes du siècle, en lui disant un éternel adieu pour vivre dans le travail et la pénitence, donnait un parfait exemple de la chasteté, du désintéressement, de la piété, de la charité. Il représentait le chrétien par excellence, le modèle auquel les âmes faibles mesuraient la distance qui les séparait de l'idéal proclamé par le Christ. Les siècles, d'ailleurs, ne changent guère sous ce rapport.

Dans les temps d'enfance, l'exemple bien plus que le raisonnement — si pressant qu'il soit — entraîne les masses. Il en fallait un retentissant et un puissant, au siècle où nous sommes, une voix assez forte pour se faire entendre des sourds et pour subjuguier les esprits indisciplinés et turbulents. C'est que la médaille avait son revers. Il fallait revendiquer ou défendre des droits méconnus ou menacés : l'unité, la souveraineté, l'indépendance, la pureté doctrinale et disciplinaire de l'Eglise, la subordination de l'Empire à ses lois. Il fallait contenir dans leurs justes limites des appétits aussi sauvages que puissants. Partout, des réformes et des redressements s'imposaient. Le sel de la terre s'était affadi, et, comme suite naturelle, s'étendaient l'ignorance, le vice et la misère d'une part, la tyrannie et l'oppression de l'autre. Du côté du pouvoir laïque, empereurs, rois, comtes et barons étaient divisés entre eux, mais d'accord à exercer sur les faibles leurs pillages, brigandages et criminelles violations de la justice, et à se pardonner mutuellement leurs mœurs licencieuses.

Dans le haut et dans le bas clergé, il fallait opérer des réformes et raviver le zèle. Les évêques, entrés dans la féodalité, seigneurs fastueux, hommes de cour, traitant de pair avec comtes et barons, étaient plus souvent des intrus et des simoniaques que des apôtres de l'Evangile. Leurs prêtres — peu instruits, sans formation, sans discipline — vivaient à l'abandon et peu conformément à leur état. Même dans les ordres religieux, la ferveur avait disparu ou considérablement diminué. Les invasions des Normands et des Sarrasins avaient tout ébranlé : plus de discipline, plus de soucis, le monde et ses vanités installés et trônant dans le sanctuaire. Là où régnait une certaine ferveur, les richesses excessives et le luxe annonçaient le relâchement. Les nouveaux ordres — Chartreux, Chanoines prémontrés, chanoines de Saint-Victor, etc. — qui naissaient comme par enchantement — avaient besoin d'utiles et de sages avis et, encore plus, d'exemples vivants.

C'était aussi le temps où le rationalisme présomptueux d'anciens maîtres de renom tentait de secouer la tutelle de la tradition et de fixer des bornes à la foi, de l'interpréter à sa façon : gros danger à cette époque, où le dogme, dans nombre de ses ramifications, n'avait pas encore subi la mise au point officielle qu'il a reçue depuis. La « chrétienté », ou la foi au Christ et en l'Eglise

constituée par lui comme maîtresse souveraine, exclusive, inflexible de toute vérité surnaturelle, prédominait et produisait une heureuse unité : ce rationalisme pétulant menaçait de lui infuser son produit naturel, le venin de l'hérésie et le dissolvant du schisme.

Quel théâtre que l'Europe d'alors ! France, Italie, Allemagne, tout l'Occident, une bonne partie de l'Orient en fermentation, dans l'enfantement laborieux de leurs institutions nouvelles, politiques, sociales, économiques et religieuses !

Et sur cet immense théâtre, quelle scène compliquée et quels acteurs ! Eglise, Papauté, Empire, Royauté, Féodalité en conflit ; papes, empereurs et rois, évêques et grands seigneurs, savants orgueilleux entraînés dans la tourmente, et la masse des peuples, dans le trouble et dans l'inquiétude, en pleine ébullition.

Du fond de son cloître où il prie et médite, de sa cellule sous le toit où il se macère, de son grabat où il cherche en vain un repos qui le fuit, un pauvre moine va tout discipliner, tout encadrer et tout manœuvrer. Le XII<sup>e</sup> siècle vit ce qui ne s'était jamais vu et ne s'est pas renouvelé depuis : un moine ayant le monde à ses pieds.

\* \* \*

Bernard fut l'homme de la Providence, toujours miséricordieuse, qui, dans son immense pitié, vient en aide à l'humanité créée et rachetée par lui, pour ne point la laisser périr. Il y avait en lui l'union inconcevable de deux tempéraments en apparence contradictoires : d'un côté le moine selon l'idéal du temps, l'ascète austère et rigide qui dompte la chair jusqu'à la tuer, le contemplatif et le brûlant mystique ; d'autre part, l'homme actif, le prédicateur infatigable, le conseiller des rois, des hauts barons, des puissants ministres, le dirigeant des papes, « pape sans être pape ».

Bernard, dit-on, avait un corps beau et sain dans la jeunesse, mais, de bonne heure exténué, consumé par les jeûnes et les macérations, détruit au point de ne plus pouvoir se nourrir, brûlé de fièvre, perclus d'infirmités précoces. Mais sous cette frêle enveloppe, il y avait un ressort — étonnamment vigoureux — d'âme et d'esprit, une force de travail incroyable, une énergie qui dévorait la fatigue. Et dans cette âme de feu, quelles singulières antinomies : la douceur, l'onction, la bonté étendue jusqu'aux animaux et, — chose à peine croyable pour le temps — jusqu'aux Juifs, si honnis, non sans raison, partout ; et, à côté, une volonté impérieuse, impétueuse, militante, poursuivant son action avec une passion qui contraste, par exemple, avec la sage discrétion et la condescendance d'un Pierre le Vénérable et qui n'est pas sans se manifester, dans ses lettres, ni sans surprendre.

Cette passion faisait sa puissance : Bernard était un enivré d'amour : amour de Dieu, d'un feu dévorant ; amour de Jésus, plus sensible et, semble-t-il, plus insatiable encore ; amour de l'Eglise, l'Épouse du Christ, qu'il ne perd jamais de vue et dont son cœur déborde : « Les affaires de Dieu sont les miennes, écrit-il au cardinal Aimeri, chancelier de l'Eglise romaine, et rien de ce qui les régit ne m'est étranger ! » C'est cet amour qui le presse et qui le chasse à travers le monde. Et il eût voulu, pour lui, le contenir dans son sein, du moins le céler dans le secret du cloître, il gémit du rôle qu'on lui fait jouer : « Je suis moins que rien, dit-il ; pauvre moine sans être moine ! » S'arrachant au triomphe qu'on lui fait en Italie à la mort de l'antipape Anaclet, le sauveur de la Papauté écrit à ses religieux : « J'arrive, je ne rentre pas — car il ne quittait jamais Clairvaux ; il l'emportait toujours dans son cœur. — J'apporte avec moi ma récompense, le triomphe du Christ et la paix de l'Eglise ! »

Pour obtenir ce triomphe, il ne ménageait rien. Humble parmi les humbles, mais moine, conscient de tout ce que ce mot renferme, fort de son indépendance et de sa liberté, de ce qu'il devait à Dieu et à la vérité, il ne fit grâce à aucun vice, il ne transigea avec aucune faiblesse, il ne garda le silence devant aucune prévarication, ni autour de lui, ni en dessous, ni au-dessus de lui ! Ni pape, ni empereur, ni roi, ni évêque, ni chef d'ordre, ni savant — qui tous ont recours à ses directions, à ses approbations, à ses bons offices. — aucun ne lui paraît exempt « de la juridiction officielle que Dieu a départie à tout missionnaire de la vérité dans son Eglise ». Et il la dit à tous, cette vérité, sans capitulation, sans compromis, sans attermoiement. Lisez ses lettres aux puissants de la terre ; parcourrez ses écrits : *De la Considération* ou Règle de conduite au pape Eugène III, son traité *Des Devoirs des*

*Evêques*, son *Apologie* contre les Clunistes, son opuscule *De la Vie des Clercs*, etc. Quelle énergie, quelle autorité !

Et dire que cet apôtre — qui donne aux grands de la terre de si fortes et si éclatantes leçons, fut, disent ses biographes, « un écolier silencieux et timide à l'excès. » Rien ne lui était plus pénible que de paraître en public et d'être présenté à des étrangers. La vue d'un inconnu qui lui adressait la parole, lui faisait monter la rougeur au front et il ne s'en corrigea jamais.

Il était bien le caractère riche et volontaire capable de saisir les émotions et de satisfaire les aspirations de son temps. Ses vertus monastiques, sa sainteté, son grand renom de thaumaturge, sa vivacité, son zèle, le reflet surnaturel de ses traits et de son regard, séduisaient et enthousiasmaient les foules. Il lui suffit de paraître, il emporte tout. On ne doute pas de son pouvoir ; on lui demande, avec une confiante simplicité, la guérison des malades et on voit, sans étonnement, la vertu divine opérer en lui et par lui. Les miracles éclatent, naissent sous ses pas comme les fleurs au printemps : tous les lieux où il passe en sont embaumés. A sa voix, les démons fuient, les boiteux se redressent, les paralysés se lèvent et les aveugles voient ; la foi opère ces miracles, son zèle insatiable embrasse tout, subjugué tout : rien ne résiste, il entraîne tout dans son idéal.

Il ne fait pas bon d'ailleurs d'entrer en lutte avec cet homme de Dieu : après la persuasion, vient la menace, et celle-ci est redoutée en ces temps de surnaturel !

Disons-le dès maintenant, ce n'est pas un de ces grands savants comme on en verra bientôt : « Il n'eût pas d'autres maîtres que les chênes », dit son biographe. Et lui : « Je me suis nourri de Vous, Seigneur, dans la Loi, dans les Prophètes et dans les Psaumes. Souvent, je me suis reposé aux pâturages évangéliques et me suis assis aux pieds de Vos Apôtres ! » Rien que cela, mais ce rien était beaucoup. Non qu'il faille tout prendre à la lettre. Il connut nombre de Pères, notamment saint Ambroise et saint Augustin, l'incomparable Augustin, avec qui il consentait d'errer — si toutefois Augustin errait. Mais voyez son esprit, son âme : « Aucun livre n'a de saveur pour moi, déclare-t-il, si je n'y trouve le nom du Christ. Ma philosophie la plus sublime est de savoir Jésus et Jésus crucifié. Dans l'Evangile se trouve, avec la perfection de la sagesse, la plénitude de la science. Que m'importent la philosophie et les subtilités de la dialectique?... Mes maîtres sont les Apôtres qui nous apprennent, non les subtilités de Platon et d'Aristide, mais à vivre, *docuerunt vivere!* »

Ce n'est pas qu'il méprise le savoir ; mais il n'a d'estime que pour le vrai savoir, celui qui rend saint et sert à rendre les autres saints. Non, ni grand savant, ni diplomate retors, rempli d'habiles ou insidieux moyens — il n'en aurait pas été si dépourvu pourtant ! — mais un œil de feu qui va droit au but : « Que faites-vous donc ici ? » dit-il aux étudiants de Paris, avec qui on l'a mis en contact : « Fuyez, fuyez l'impure Babylone ! Trente le suivent et entraînent bientôt leur maître avec eux.

PAUL MITERRE.

## Tarifs actuels pour l'étranger

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) 10 belgas
- II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg . . . . . 11 belgas
- III. — Pour le Congo belge . . . . . 12 belgas
- IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur . . . . . 17 belgas
- V. — Pour tous les autres pays . . . . . 20 belgas

## Contre-offensive catholique

Les hommes d'une époque donnée ne se rendent habituellement pas compte des forces qui surgissent autour d'eux. La généralité des humains n'apprécie une force que lorsqu'elle a atteint sa plénitude et quand son action commence à se faire sentir sur une grande échelle; en règle générale, les débuts du mouvement passent inaperçus ou sont méprisés.

Il existe aujourd'hui, dans toute la civilisation européenne, et dans son expansion au Nouveau Monde, une force de cette espèce. C'est le rétablissement de l'apologétique catholique; et, plus que l'apologétique, la reprise par le catholicisme de son influence, de son attrait subjuguant, de son effet décisif sur un nombre toujours croissant d'esprits. L'Eglise catholique a récemment cessé d'être sur la défensive.

Je dis « récemment », parce que, si les germes en ont été semés il y a longtemps déjà, ce n'est que pendant la génération à laquelle j'appartiens, je dirai même depuis mon adolescence, que le mouvement a acquis une puissance réelle. Pour qui veut comprendre le monde moderne, il est du plus grand intérêt d'observer attentivement ce phénomène, car qu'on y applaudisse ou qu'on le déplore n'a rien à voir avec son importance. Que moi, par exemple, qui parle en ce moment de cette force montante, je me réjouis, ne motive pas mon observation. J'espère que je l'observerais d'aussi près que doit le faire tout homme intelligent, même si je lui étais violemment hostile; tout comme j'ai observé, chez nos aînés d'avant-guerre, le mouvement, alors sérieux et aujourd'hui négligeable, du socialisme de salon. Mais ce nouveau progrès de l'initiative catholique dans le monde moderne représente quelque chose de bien autrement sérieux, et aura un effet bien plus durable que les sottises Fabiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il est curieux de noter que la puissance de ce renouveau est reconnue plus facilement par les ennemis de l'Eglise catholique que par ses amis. Ceci est vrai particulièrement en Angleterre et en Amérique, mais se constate clairement aussi sur le continent européen. Car les partisans de cette force nouvelle actuellement à l'œuvre ont derrière eux toute la tradition de la mode anticatholique en histoire et en littérature et pas mal de souvenirs de persécution ouverte. De là leur timidité.

A cela s'ajoute le désir de ne pas déranger un état de choses que l'on croit commode et même stagnant. Chose pire encore, la philosophie même de nos adversaires a marqué l'attitude sociale de nos adhérents. Dans les milieux moins cultivés, on est peu familiarisé avec le lien existant entre la religion et ses effets sociaux secondaires. Dans la société un peu plus instruite, on a l'idée qu'il est de mauvais ton de faire allusion au désaccord religieux; cela trouble l'harmonie de relations superficielles. Même dans les rangs les plus élevés de l'intelligence et de la sincérité, il s'est produit comme une accoutumance à l'insulte et à la *jis inertia* qui empêche les hommes de faire librement ce que font leurs adversaires, c'est-à-dire, d'attaquer.

\* \* \*

Un écrivain anglais très en vue a dit récemment que l'Eglise catholique « était une société sanguinaire et traître ». Il est assez drôle d'imaginer quel serait le sort d'un homme qui répliquerait dans les mêmes termes, et dirait, par exemple, que l'auteur de cette phrase est un hypocrite lâche et injurieux, sincère seulement dans sa haine, et incapable de professer ouvertement son credo

secret. Et pourtant, quoique ces termes soient forts, il est moins offensant de dire d'un homme qu'il est lâche et injurieux que de l'appeler traître et sanguinaire.

Je dis donc que même ceux-là ont peur de cette force, auxquels son action est favorable; mais pour vous convaincre que cette force existe, notez deux choses: la rapidité avec laquelle ses ennemis se sont saisis de sa présence, et le changement de ton qui parcourt comme une marée toute la pensée contemporaine. Il est pourtant naturel que ceux qui connaissent l'Eglise par le dedans soient les derniers à s'apercevoir de ce nouveau mouvement. Dans les marées fluviales, quand les eaux d'amont deviennent saumâtres au flux du matin, les premiers poissons à s'agiter sont ceux qui ne peuvent supporter que l'eau fraîche; ceux qui aiment l'eau salée se disent que les choses ont l'air en quelque sorte d'aller mieux, mais ils n'en sont pas grandement émus.

\* \* \*

L'opposition nouvelle à la nouvelle puissance de l'Eglise catholique se manifeste dans les nations de culture protestante par une certaine nuance d'exaspération inconnue au temps de nos pères. Il y eut beaucoup d'opposition active à l'Eglise, et elle fut bien malmenée, du temps de la reine Victoria, mais c'était alors une colère méprisante et assurée. Aujourd'hui, elle est saisie d'une terreur panique. Dans les nations de culture catholique, le malaise causé par les progrès du catholicisme se trahit par une sorte de murmure maussade, comme d'une cause vaincue à qui sa défaite semblerait une grande honte.

Mais en Angleterre, où la faiblesse des catholiques a toujours semblé chose acquise, et où, par conséquent, on a toujours cru pouvoir, sans grande perte, accorder à l'Eglise une certaine courtoisie superficielle, il y a maintenant une exaspération déraisonnée qui est très significative. Elle est le fait d'une minorité — demain, elle pourra s'être étendue à un grand nombre — mais elle est un critérium. La discussion raisonnable a presque disparu: à sa place, on use de la détraction. C'est un progrès en bien.

Que, si nous en venons aux preuves positives de cette nouvelle force (ignorée, ou presque, de beaucoup, même parmi ceux qui sont ses partisans naturels) nous trouvons qu'elles ne peuvent être découvertes que d'une façon très générale.

Ayons d'abord que la preuve par le nombre, si caractéristique de l'esprit moderne, échoue ici. Jusqu'à ce jour, notre avance numérique n'est pas rapide. Mais la preuve par le nombre ne s'applique pas tout d'abord à une force morale ascendante. Un homme d'aujourd'hui, habitué à juger toutes choses par leur force numérique, s'il avait été placé dans Rome aux environs de l'an 300, aurait affirmé que l'Eglise catholique n'avait aucune chance d'avenir; et il se serait joliment trompé. Numériquement, l'Eglise catholique n'avance pas de façon remarquable dans le monde moderne. Dans l'ensemble, en ce qui regarde purement le nombre de ses adhérents, je pense même qu'elle décline un peu. De grandes régions campagnardes ont été perdues en France; perdus aussi beaucoup des nouveaux faubourgs ouvriers des villes de tous les pays catholiques, ce qui, dans un simple dénombrement des fidèles, compense largement les gains récents parmi les intellectuels.

\* \* \*

En Irlande, le nombre peut avoir augmenté ces derniers vingt ans, surtout depuis l'arrêt de l'émigration après 1914. Je n'ai pas de statistiques sous la main au moment où j'écris, mais, comparés avec ceux d'il y a une génération, les chiffres parlent contre l'Eglise même là. Je ne saurais dire s'il en est ainsi ou non en Grande-Bretagne, personne ne saurait le dire, car il n'existe pas de statis-

tiques satisfaisantes, mais je doute que l'apport des conversions et de l'éducation des enfants de mariages mixtes ait compensé les pertes causées par les défections ou soit proportionnel à l'augmentation générale de la population.

Je puis être corrigé, ici, par beaucoup de bons observateurs qui ne penseront pas comme moi. Mais, en tout cas, la différence entre nous ne sera pas grande. En Espagne et en Italie, où la position était restée assurée pendant bien des années, il s'est perdu pendant les deux dernières générations, et surtout dans les temps les plus récents, de grandes masses ouvrières de la nouvelle industrie. La majorité des Allemands ont été soumis, pendant une longue génération, à une hégémonie anti-catholique; dans certains pays slaves, le nombre des catholiques a fléchi devant le nationalisme.

Mais les preuves intellectuelles et morales du progrès, preuves infiniment plus importantes que le nombre, sont toutes en notre faveur. Pour commencer, le progrès s'est fait sentir. Il a percé. L'opinion européenne sait aujourd'hui qu'il y a, sur cette terre, une philosophie logique qui explique notre court passage à la lumière, qui donne un sens aux choses, et qui présente, non pas un simple pot-pourri de contes et d'assertions sans fondement, mais un enchaînement, un corps complet de causes et d'effets dans l'ordre moral. Bien plus, il devient évident que, sur ce terrain, l'Eglise catholique n'a aucune rivale. Il ne reste aujourd'hui aucune alternative philosophique.

La preuve pragmatique de la Foi est peut-être plus efficace encore en un temps comme le nôtre, après un aussi long déclin intellectuel — je parle de la preuve par le fait — car la pratique et l'expérience agissent même sur ceux qui sont incapables de penser.

Pendant la dernière génération, et de plus en plus pendant les dernières vingt années, il est devenu évident que la Foi préserve tout ce qui, hors de la Foi, s'écroule : le mariage, la famille, la propriété, l'autorité, le respect des parents, la saine raison; même l'art. En d'autres termes, les hommes se rendent compte de cette vérité profonde, que l'Eglise catholique reste l'unique alliée de ce que nous, catholiques, appelons « la religion naturelle ». A l'exception de ces braves Fondamentalistes, qui portent l'étiquette du Kentucky et pour qui notre Créateur est un vieux monsieur, ou, plutôt, un vieil homme — et un vieil homme courroucé — les moins capables d'exprimer leur véritable pensée sont ceux-là mêmes qui détestent le plus vigoureusement l'Eglise et qui l'attaquent avec le plus de violence.

Ici, je peux même paraître injuste, et l'on me dira que si l'accusation est vraie en ce qui concerne les gens « à l'esprit large et libéral », et le gâchis en général, elle ne s'applique pas aux fiers rationalistes, ni aux anti-léricaux de la vieille garde. Mais je dis vrai. Si vous demandez à ces gens (que, pour ma part je respecte, alors que je ne respecte pas le panthéiste qui se prétend chrétien), quand vous leur demandez, dis-je, ce qu'ils croient, ils ne vous donnent plus une réponse consistante. Ils peuvent vous dire ce qu'il ne croient pas, et cette réponse-là, tout catholique la comprendra; mais les philosophies ordonnées rationalistes, et matérialistes, etc. que nos adversaires ont successivement professées au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle ont éclaté. Elles n'ont pas passé, comme font les modes : elles se sont écroulées devant l'expérience. Seule, une négation demeure.

HILAIRE BELLOC.

## Coin de Basse-Bretagne Quimperlé

La petite ville de Quimperlé, au sud-est du département du Finistère, tout près du Morbihan, est un des joyaux de la Basse-Bretagne.

A prendre, en dépit de la grammaire et de l'Ellé, le nom de Quimperlé pour un simple diminutif de celui de Quimper, on commettrait sans doute une hérésie étymologique. — ce qui au surplus n'a qu'une importance relative, — mais on traduirait brièvement une impression exacte : petit Quimper. Car les deux villes, sur les eaux nonchalantes de leurs rivières, où des femmes en coiffes blanches installent leurs lavoirs bruyants, ont le même charme paisible et l'accent joyeux de Cornouaille. Mais Quimperlé, qui n'est point une capitale, y gagne une intimité plus familière, et de voir ses jardins descendre, dans le lierre de leurs murs vétustes, jusqu'à l'Ellé et jusqu'à l'Isolé :

*Clocher dont les lichens verdissent sous le ciel,  
Vieille place, vieux murs, vieilles maisons penchées,  
Jardins naïfs, dont les murailles ébréchées  
Laisent voir des pommiers, des escaliers caducs.  
Cela remonte aux temps lointains, au temps des ducs,  
Chaque vieille masuré a l'air d'avoir une âme.  
C'est lassé, ramassé comme une bonne femme.  
Et, du seuil entr'ouvert, en passant, on croit voir  
Quelque aïeule filant, au fond de l'âtre noir... (1)*

La fondation de Quimperlé, — *kemper-Ellé*, confluent de l'Ellé, pour ne point faire de fantaisie (2), — remonterait à saint Gurthiern, un des moins connus parmi les saints bretons, mais qui a une belle légende.

C'était le fils d'un petit prince de la Bretagne insulaire; un jour il tua par erreur son neveu, ce dont il éprouva un tel remords qu'il résolut de consacrer, en expiation, sa vie tout entière aux plus rudes pénitences. Il passa un an sur les bords sauvages d'un fleuve, où il se plongeait chaque jour avant de prier. Mais il fut découvert dans cette solitude par un chasseur, et il s'enfuit, pour échapper à la couronne; il vint dans l'île de Groix, à l'embouchure du Blavet, après avoir passé la mer sur une petite barque; là, ses vertus le firent connaître, bien malgré lui; et un seigneur, que l'on ne devait pas hésiter à identifier avec cet excellent Gradlon, roi... problématique de la Cornouaille, lui donna le lieu où s'éleva aujourd'hui la ville de Quimperlé : *Anaurotam, ubi conveniunt Héliu atque Idola*. Anaurot où se réunissent l'Ellé et l'Isolé.

Bien que la *Vita Sancti Guthierni*, du Cartulaire de Quimperlé, ne mérite que médiocre confiance, le fait même de la fondation, par Guthiern, d'un petit monastère au confluent des rivières est accepté par la plupart des historiens. Ce monastère fut probablement détruit par les Normands. En tout cas, il semble n'avoir aucun rapport avec l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix.

Tandis que Quimper, ville épiscopale de saint Corentin, ordonne son histoire autour de sa cathédrale, Quimperlé, cité monastique, n'eut pour centre, pendant de longs siècles, que cette abbaye, fondée en 1029, par Alain Canhiart, comte de Cornouaille, pour remercier Dieu de sa guérison d'une grave maladie. La consécration eut lieu le jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, c'est-à-dire le 14 septembre. Quimperlé est ainsi désignée dans l'acte de fondation, que nous a transmis, plus ou moins exactement, le moine Gurheden : *villam Kemperlegium quam antiquitus. Anaurot coloni quondam nominaverunt*. Inutile d'ajouter qu'Anaurot a beaucoup, et assez vainement, excité la curiosité des historiens.

Le premier abbé fut un moine de Saint-Sauveur de Redon du nom de Gurloës. La nouvelle fondation fut très richement dotée, non seulement par Alain Canhiart, mais encore par sa femme Judith, par son frère Orscand, évêque de Quimper, et par de nombreux seigneurs. Un des fils d'Alain, Benoît, devint, en 1066, cinquième abbé de Sainte-Croix et fut, en 1081, sacré évêque

(1) FRÉDÉRIC LE GUYADER, *La Chanson du cadre*.

(2) Après leur confluent, les deux rivières de l'Isolé et de l'Ellé prennent le nom de Laïta.

de Nantes. Il cumulait ainsi deux bénéfices fort importants, ce qui lui valut, de la part d'Hildebert, évêque du Mans, une assez méchante épigramme latine. Or, en 1083, ce grand personnage résolut de rendre à son saint prédécesseur Gurloës, dont le souvenir était cher à tous les moines et au peuple de la campagne, un culte public. Il fit exhumer ses restes et les fit exposer dans une nouvelle tombe à la vénération des fidèles. La tombe de saint Gurloës existe encore dans la crypte de Sainte-Croix, mais le monument que nous voyons aujourd'hui ne date que du XV<sup>e</sup> siècle. La Chronique du moine Gurheden fait suivre de cette note le récit de la translation des reliques de saint Gurloës : *Restauratio ecclesie Sancte Crucis*. Il semble certain qu'il faut traduire *restauratio* par réédification, et que c'est bien au dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle que nous devons faire remonter l'église romane de Sainte-Croix de Quimperlé, qui est l'un des édifices les plus curieux non seulement de la Bretagne mais encore de la France.

Malheureusement, nous n'en possédons plus qu'une sorte de copie moderne. Le 21 mars 1862, comme on travaillait à consolider le clocher, qui, à cette époque, surmontait la coupole centrale et ne datait d'ailleurs que de 1681, il s'affaissa brusquement, entraînant dans sa chute la plus grande partie de l'édifice. La crypte cependant et l'abside échappèrent à cette ruine et demeurèrent intactes. Le monument fut reconstruit sur le plan primitif et une grande partie des anciens matériaux furent de nouveaux employés. La borne façade occidentale date du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sainte-Croix de Quimperlé semble avoir toujours eu le privilège de beaucoup exciter la curiosité des écrivains. Le chevalier de Fréminville déclarait cette église « fort remarquable par son analogie avec un temple payen ». Mérimée lui attribuait « quelque chose de mystérieux qui frappe l'imagination ». Quant à Gustave Flaubert, il lui trouvait « je ne sais quel air bas-empire et gallo-romain », et traduisait ainsi ses impressions : « La lumière, arrivant d'en haut par de longues fenêtres étroites, descend, presque perpendiculaire, comme le jour des ateliers et déverse sur vous une sérénité blanche et pacifique. Ce n'est pas le christianisme rêveur de l'ogive, avec le souffle mystique des cathédrales gothiques c'est plus reculé, plus latin, d'une théologie plus primitive, d'une poésie plus chaude; on se rappelle le cloître d'Arles et les grands conciles carolingiens. » Il est possible, et nous devons respecter les intuitions du génie... Mais l'analogie avec le cloître d'Arles nous semble tout de même assez lointaine, et plus fragile encore le rapport avec les grands conciles...

Cette église abbatiale est une rotonde, dont le plan, écrivait Camille Enlart, « est une combinaison du plan circulaire et du plan tréflé, et se rapproche beaucoup du plan en quatrefeuille. » Avec son abside, ses deux absidioles et son porche occidental, elle dessine en somme une croix grecque dont les bras sont écartés par une galerie circulaire. Il ne semble pas douteux que ce plan a été choisi parce que l'église était dédiée à la Sainte-Croix, et que l'architecte a voulu s'inspirer, au moins dans une certaine mesure, du Saint-Sépulchre de Jérusalem. Il existe encore en Bretagne un autre édifice en rotonde, dont le plan, sans absidioles toutefois, ressemble à celui de Sainte-Croix : c'est le temple de Lanleff, dans les Côtes-du-Nord, qui date à peu près de la même époque.

A Quimperlé, le chœur et la partie centrale de l'église sont surhaussés, et au-dessous du chœur s'étend une crypte, qui est à peu près au même niveau que la partie annulaire, les deux absidioles et le porche. Cette plate-forme et l'abside, où l'on accède par un double escalier, se trouvent si complètement isolées du reste de l'église qu'il est à peu près impossible de suivre les offices qui y sont célébrés. Mais une telle disposition, — qui pourrait d'ailleurs provenir de modifications relativement récentes, — n'avait pas d'inconvénient dans une église monastique, où les religieux étaient groupés dans le chœur même.

La crypte, à voûtes d'arêtes, ne s'étend que sous l'abside, dont elle suit le tracé demi-circulaire. Elle a quatre travées, et elle est divisée en trois nefs par des colonnes cylindriques et par des piliers. Les chapiteaux et les bases, ornés de dessins géométriques, d'entrelacs, de rinceaux, de palmettes, de feuillages stylisés, présentent une très grande variété. Avec le tombeau de saint Gurloës, la crypte renferme le tombeau de l'abbé Henri de Lespervez, mort en 1434; ce dernier est moins simple, d'un décor beaucoup plus surchargé, avec ses armoiries et son dais aux arcatures flamboyantes. Mais les figures des deux gisants sont également frustes; les effigies sont banales et ne s'élèvent guère au-dessus de médiocres travaux d'atelier.

Cette belle et curieuse crypte est désormais bien éclairée à l'électricité, ce qui permet d'en étudier aisément tous les détails. Pourquoi faut-il que l'impression d'art s'en trouve irrémédiablement brisée, et que cette lumière, brutale et plate, arrache à de vénérables murailles toute la joie imprévue dont une neuvième de siècles les ont chargées pour nous? Il n'est, pour s'en convaincre, que de faire la plus simple des expériences, qui est de demander au sacristain d'éteindre ses lampes et d'allumer quelques vulgaires bouts de bougie, ou même de ne rien allumer du tout : ces cailloux ne s'animent que lorsque l'électricité les abandonne...

La partie la plus intéressante de l'église même est l'abside qui a conservé son ornementation primitive, puisque, comme on l'a vu, elle n'a pas été entraînée dans le désastre de 1862. Les chapiteaux en particulier, où l'on rencontre, avec les motifs déjà indiqués dans la crypte, des oiseaux et des animaux, sont d'une facture nerveuse, et aussi d'une fantaisie exubérante qui excite vivement la curiosité.

A l'intérieur de Sainte-Croix, adossé à la façade principale, se trouve un très beau jubé de la Renaissance, qui a malheureusement été mutilé en 1732, pour être adapté au nouveau portail. Il fut exécuté, en 1541, en pierre de Taillebourg, alors que Daniel de Saint-Allouarn était abbé de Sainte-Croix. C'est une œuvre d'une ornementation un peu trop surchargée, où l'on voit le Christ en gloire, les Évangélistes, les Apôtres, les quatre grands Prophètes, les quatre grands Docteurs de l'Église latine; la Vierge y est escortée des trois vertus théologales et des quatre vertus cardinales, dont les noms sont donnés par des inscriptions; celle de la Tempérance est fort originale, car elle a dû être suggérée au sculpteur par quelque moine féru d'hellénisme : ATRAPACE, c'est-à-dire, d'après l'étymologie grecque, abstention des plaisirs de la table. De toute cette composition assez complexe se détachent les bustes de la frise et des soubassements d'allure très vivante, et qui sont traités avec un réalisme aimable et une exquise élégance. La Renaissance n'a rien produit de plus parfait en Basse-Bretagne. Mais l'auteur n'était-il pas étranger à la province? En tout cas, il paraît avoir subi, plus ou moins directement, l'influence de l'atelier de Michel Colombe.

A l'un des piliers qui soutiennent la nef centrale, est suspendu un crucifix où le Christ est représenté en robe, les deux mains attachées à la croix, mais les deux pieds appuyés, droits, sur le globe du monde. Cette œuvre paraît dater du XVIII<sup>e</sup> siècle; il est possible qu'elle ne soit que la copie d'une sculpture plus ancienne. Les crucifix de ce genre, où l'idée de la souffrance est associée à celle du triomphe, sont encore assez fréquents dans la région bretonne.

Au jardin du presbytère, on a reconstitué une Mise au tombeau du XVI<sup>e</sup> siècle, œuvre gauche, mais émouvante par l'effort de l'artiste, et où certains personnages portent leurs noms sculptés sur leurs manteaux ou leurs coiffures : *Joseph ab Arimathea, Nicodemus, Abibon, Gamaliel*.

\* \* \*

L'abbaye de Sainte-Croix a joué un rôle important, non seulement dans l'histoire religieuse, mais encore dans l'histoire civile de Quimperlé. C'était « l'abbaye noire », de la couleur du vêtement de ses moines, par opposition à « l'abbaye blanche » des Dominicains. On s'y fortifiait à l'occasion. L'événement le plus mémorable de l'histoire de la ville nous montre Sainte-Croix transformée en donjon : la ville prise, les habitants tenaient encore dans les murs de l'abbaye. L'affaire date du temps de la Ligne et le chroniqueur est un Quimpérois, le chanoine Moreau. Son récit, comme toujours, est vif et coloré.

Quimperlé tenait contre le Roi, mais fut prise sans coup férir. Les assaillants arrivèrent en grand secret, « entre la minuit et le point du jour », jusqu'à la porte de la ville du côté de Vannes, porte qu'ils firent sauter avec « un pétard », sans que donnât l'alarme la sentinelle qui avait bien entendu du bruit, mais qui pensait « que ce fut quelqu'un du faubourg qui faisait ses nécessités de nature ». Là-dessus les ennemis entrèrent en foule, « et trouvant l'habitant, capitaine, soldat qui dormaient à la française (!) en eurent bon marché ». Beaucoup furent tués; d'autres pris à rançon; d'autres réussirent à s'enfuir, dont le capitaine, François Duchastel, sieur de Mesle. Les principaux de la ville, qui s'étaient retirés dans l'abbaye noire depuis le début de la guerre, y tinrent jusqu'au matin, mais voyant à quelles forces ils avaient affaire,

ils se rendirent à la condition d'avoir la vie sauve. Le butin fut considérable.

« Voilà, conclut le brave chanoine, comme la négligence d'un capitaine guère expérimenté et habitué à prendre ses aises, comme était celui-ci, a porté de ruine où il commandait; ayant l'ennemi fort de six mille hommes, à huit lieues de lui, et la place n'étant pas autrement forte, dort, lui et ses soldats, sur la plume, se confiant en quelques sentinelles des pauvres de la ville, qui n'ayant rien à perdre, ne s'embarrassent guère de la vie des autres... Cette ruine arrivée à Quimperlé par leur faute, ils moyennèrent une neutralité des deux partis, et par ce moyen se soucièrent peu de faire la garde; aussi bien il ne leur était rien resté après le pillage que ce qui était trop pesant. Le sieur de Mesle, capitaine, pour son commencement au fait de la guerre, ayant reçu cette honteuse escorte, se retira tout honteux au Châteaugal, près Landeleau. »

A ce moment, l'abbaye noire était déjà en commande; et son histoire est terminée. Quant aux murailles de la ville, que les bourgeois, d'après le chanoine Moreau, ne se souciaient plus de garder, elles furent peu à peu délaissées, tombèrent en ruine et furent rasées en 1680. Il n'en reste aujourd'hui que des débris insignifiants, comme d'ailleurs de l'abbaye blanche, l'abbaye dominicaine, fondée en 1255 par la duchesse de Bretagne, femme de Jean le Roux.

Mais il subsiste à Quimperlé, dans la ville basse, au bord des rivières, une merveilleuse collection de masures à sablières sculptées, dont les encorbellements hardis et les toits à pente raide nous enchantent par leur fantaisie et par ce suprême défi que ces bonnes vieilles demeures paraissent porter, avant leur écroulement, à la banalité administrative de nos alignements modernes :

*Car j'aime le vieux temps, de grande passion,  
Et Quimperlé, ce nid d'amour, de poésie,  
Où l'Isle et l'Ellé remplacent la Vouizie,  
Est encor le témoin le plus délicieux  
D'un passé qui s'éloigne — à grands pas — de nos yeux (1)*

(1) FREDERIC LE GUYADER, *ibid.*

La ville haute, qui s'étage au flanc de la colline, pendant que la ville basse se presse dans le vallon de ses rivières, est dominée de la manière la plus pittoresque par la robuste tour carrée, sans flèche mais à quatre clochetons, de l'église Saint-Michel ou Notre-Dame de l'Assomption. La silhouette de cette tour est très vivement accusée par les hauts pignons du transept et de l'abside. Quant à l'église elle-même, c'est un édifice plein d'imprévu, et qui se décompose en deux parties bien distinctes, simplement accolées l'une à l'autre, sans que l'on ait essayé par le moindre artifice de dissimuler la soudure : une nef du XIV<sup>e</sup> siècle et un chœur flamboyant. Cette église est encore engagée, à la manière d'autrefois, dans les maisons qui l'entourent. Sur la façade nord s'ouvre un porche qui est un morceau charmant par la fine et souple élégance de sa décoration et par l'originalité de sa forme. Dans des chapiteaux et des culs de lampe, un tailleur de pierre inconnu a su interpréter, d'une manière extrêmement personnelle, les feuilles, les fleurs, les branches des arbres, et les adapter à une fonction architectonique précise en leur conservant cependant toute la beauté de la nature.

Près de l'abbaye blanche, un raide chemin monte vers la chapelle Saint-David, dont le clocher garni d'ardoises peut rivaliser avec les plus archaïques masures de la ville basse.

De la terrasse qui l'entoure, la vue s'étend radieuse sur l'un des coins les plus aimables de la campagne courrouillaise, qui, de la fraîcheur de ses eaux et de l'ombre de ses bois, enveloppe la charmante, grimpante et capricieuse petite ville de Quimperlé où la beauté des légères coiffes blanches semble poser, aux rives fleuries de l'Isle et de l'Ellé, comme la coquetterie d'un sourire, le sourire de la Marie de Brizeux (1).

ALEXANDRE MASSERON.

(1) Ces pages sont extraites d'un livre qui va paraître dans quelques jours à la librairie Larrens, sous ce titre : *Quimper, Quimperlé, Lucronan, Penmarc'h*, (collection « Les Villes d'art célèbres » 3)

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Sainte Jeanne d'Arc à Rouen.

J'estimerai toujours comme une bonne fortune de ma vie d'avoir assisté, au jour de la Pentecôte, à la glorification de Jeanne d'Arc, dans cette ville même où, par la consécration de son martyre, se consumma sa sublime épopée, l'accomplissement de sa mission restauratrice de la France.

De temps immémorial, Orléans fête sa libération par celle qu'on appelle aussi la Pucelle d'Orléans. Rouen sous l'empire d'un sentiment injustifié, a paru longtemps rougir d'elle-même et se sentir accablée de honte au retour de la date tragique de l'exécution du 30 mai 1431. Elle avait tort. Elle était étrangère à l'infamie de cette condamnation qui ne fut pas prononcée par sa Cour de justice, mais par celle de l'Officialité de Beauvais, à la solde de la domination anglaise. D'avoir été le théâtre du procès et du supplice de Jeanne, la cité normande, alors au pouvoir de l'Anglais, n'encourt aucune responsabilité, elle garde, vierge de toute flétrissure, la majesté d'un des plus grands souvenirs d'histoire.

Ainsi s'explique que pendant longtemps le culte de Jeanne sommeilla au cœur de Rouen et que l'endroit précis de son martyre, au sujet duquel des doutes furent émis à une certaine époque, ne fut pas révéralé comme il le mérite, comme l'un des hauts-lieux spirituels les plus célèbres du monde. Sur le Vieux-Marché, l'emplacement des Halles, une simple dalle rappelait par une inscription laconique l'endroit où fut érigé le bûcher. En ces derniers temps, l'archevêque actuel a fait ouvrir dans le

voisinage immédiat un petit oratoire, très fréquenté déjà, pierre d'attente d'une plus importante chapelle.

L'immense réveil de la dévotion à la sainte du patriotisme, qui s'est produit à l'occasion de la dernière guerre, comme il avait marqué aussi celle de 1870, devait avoir raison des derniers scrupules et porter les Rouennais à rivaliser de magnificence avec les Orléanais dans la célébration de Jeanne d'Arc élevée sur les autels par l'Eglise, et dont la fête fut reconnue fête nationale par un vote du Parlement.

Il importe de constater ici que la mémoire des contemporains est singulièrement courte et de mes oreilles j'ai oui à Rouen même un orateur, d'ailleurs fort éloquent, ne faire remonter le renouveau du culte de Jeanne qu'à la date de la dernière guerre. Tout de même il ne faut pas laisser croire qu'on a rien inventé avant nous! Sous l'impulsion de la guerre de 1870-1871, la France revint avec ferveur au culte de la Libératrice, c'est un fait qui est dans la mémoire de tous ceux qui avaient alors l'âge du jugement. Mais longtemps auparavant un grand mouvement d'études avait ouvert la voie à ce retour. C'est, entre 1841 et 1845, que le célèbre paléographe Quicherat publia, pour la première fois, le texte authentique des deux *Procès* de Jeanne, le procès de condamnation et celui de réhabilitation; en 1850, il éditait ses *Aperçus nouveaux*. Cette exhumation littéraire, accompagnée de commentaires d'autant plus précieux que Quicherat n'était pas un croyant de Jeanne d'Arc, suscita une foule de travaux, au premier rang desquels se placent ceux du P. Ayrolles, d'une haute valeur critique. Rien qu'en France, plus d'une trentaine de *Vies* ont paru signées, la plupart, de noms réputés dans la science, tels Henri Wallon, Simon Luce, Marius Sepet, Le Petit de Julleville, chanoine Debout, chanoine Dunand, etc.

Qu'on n'oublie pas l'élan extraordinaire donné à la piété envers Jeanne par M<sup>sr</sup> Dupanloup qui fit introduire sa cause en Cour romaine sous Léon XIII.

Je m'excuse de m'attarder à ces reminiscences qui, je l'espère, paraîtront oiseuses à la plupart de mes lecteurs, mais d'avoir entendu laisser tomber dans l'oubli tout ce grand morceau du passé, et cela en France même, m'a rendu stupéfait.

On n'imagine pas pour la fête de celle qui occupe une place unique dans les annales de l'humanité, cadre plus approprié, plus grandiose que l'antique capitale de la Normandie, berceau d'une prodigieuse culture. C'est la ville-musée qui, en dépit du percement de quelques larges avenues, nécessitées d'ailleurs par le trafic, a gardé dans l'enchevêtrement de ses rues bordées de vieilles maisons, dans l'entassement de ses monuments imposants à l'envi, un caractère de noblesse archaïque incomparable. Elle a son Titan de pierre, la Cathédrale, dont la façade est ouvragée comme une chaise ou une couverture d'évangéliste; une couronne d'églises qui rivalisent de grâce ou de richesse architecturale, Saint-Ouen, la transparente, que ses cent vingt-cinq verrières, sans compter les trois rosaces, ne laissent supporter avec une effrayante audace de verticalité, que sur des murs réduits à un minimum déconcertant! Elle a ses palais, le plus beau Tribunal du monde, incontestablement, l'hôtel du Bourgthéroude d'un curieux gothique normand, son Archevêché à tourelles engagées, aux salles somptueuses, celle des États notamment où Louis XIV présida une assemblée des notables, où plane encore le souvenir des grands cardinaux, les d'Estouteville et les Amboise dont l'Archevêque actuel continue les traditions de magnifique accueil. Elle a ses rues dans le laci desquelles on s'égare délicieusement à l'appel des pittoresques façades de bois, ses places où se dressent Napoléon I, Jeanne d'Arc en Bellone, Boieldieu, le mélodieux compositeur, tandis que le plus illustre enfant de Rouen, Pierre Corneille, rêve d'Auguste ou de Polyucte sur le pont du même nom.

Elle a son antique beffroi orné du *Gros Horloge*, le plus merveilleux chronomètre du monde, le premier qui sonna les quarts, qui marche, sans aucune interruption, depuis cinq siècles, qui pourra, si quelque avion boche ne l'écrase, sonner à l'infini, jusqu'à la dernière heure de notre planète.

Elle a son port, le troisième de France, ses quais, ses vastes installations, sa population grouillante autour des splendeurs du passé.

Eh bien, au milieu de toutes ces grandeurs et de toutes ces beautés, Rouen a un plus sublime trésor, son Vieux-Marché, au cœur même de la cité, où périt dans les flammes la Sainte de la Patrie française et de toutes les patries, livrée à la mort pour que vécut la France, pour que vivent les nations, puisqu'elle fut la martyre de l'unité et de l'indépendance nationales...

C'est la tragédie du 30 mai 1431 dont le Vieux-Marché fut le théâtre que commémora la Journée de la Pentecôte suivant des rites traditionnels d'une simplicité grandiose. Elle se déroule en plusieurs étapes: le fleuve mosan où, la veille, est symbolisée la sépulture mouvante de la sainte par un radeau illuminé de torchères; où le jour même, avant la dislocation du cortège, des jeunes filles lancent des gerbes de fleurs dans les flots à l'endroit présumé qui reçut les cendres de Jeanne; l'église Saint-Ouen, où, le maréchal Pétain en tête, entouré de généraux, toutes les autorités entendirent la messe et une allocution patriotique; la place de l'Hôtel-de-Ville où se distribuèrent en masses profondes les innombrables groupes du cortège, marche patriotique, présidée par le Maréchal et l'Archevêque, vers le Vieux-Marché, la place Vendrel pour l'hommage aux combattants, et le Pont Mathilde; la cathédrale, enfin, qui couronna cette journée triomphale par l'épouvante solennité que l'éloquence de M. l'abbé Thellier de Poncheville a magnifiquement haussée et par l'apothéose finale de l'embrasement du vaste édifice.

Comme bien on pense, c'est au Vieux-Marché que bat le cœur de la Cité et l'on ne peut se défendre d'une émotion qui vous étirent, à l'évocation de la scène du martyre par les discours du

Maire et du Maréchal, et plus encore par le réveil de l'histoire au fond des cœurs.

La blanche statue de Jeanne, plus belle que la Niobé antique, surgit devant tous à la place même que l'on suppose vraisemblablement l'endroit du supplice. Une indicible expression de douleur, une désolation infinie est répandue sur ses traits, que domine cependant une sublime résignation. Les flammes montent vers la victime, les dernières paroles vont s'échapper de ses lèvres... On se rappelle que là s'étaient réunis plus de dix mille spectateurs, mal contenus par huit cents hommes de guerre. La Pucelle pria et pleura. En s'approchant de la place, elle s'écria: « Rouen! Rouen! Est-ce ici que je dois mourir! » On l'avait coiffée d'une mitre de dérision portant ces mots: Hérétique, Relapse, Apostate, Idolâtre.

Déclarée hérétique et relapse, livrée au bras séculier, elle n'eut recours qu'à la prière; invoquant la Trinité, Jésus, Marie, ses Voix. Elle adressa quelques mots touchants à la foule, protestant de son innocence. « Non, Non! Je ne suis pas hérétique ni schismatique. Je suis une bonne chrétienne. »

La foule était en larmes. Elle demanda une croix, suppliait qu'on la tint dressée devant ses yeux afin de la voir jusqu'à son dernier souffle. Alors, d'un pas ferme, elle gravit les degrés du bûcher où on l'attacha à un poteau. Voyant la multitude, elle s'écria: « Rouen, Rouen, j'ai grand-peur que tu n'aies à souffrir de ma mort! »

A ce moment, le bourreau mit le feu au bois. La flamme jaillit. Soucieuse des autres, Jeanne fait descendre le Frère Martin qui l'accompagnait. Et, le voyant au bas du bûcher: « Elevez la croix, dit-elle. De l'eau bénite! » La flamme se tord et l'enveloppe. C'est une robe de feu. Du sein du brasier qui crépite en entend encore: Saint-Michel! Saint-Michel! Non, mes Voix ne m'ont pas trompée. Ma mission était de Dieu. Puis, trois fois elle exhala de sa poitrine embrasée le cri sacré: *Jesus!* auquel répondit le silence de la mort. Elle avait dix-neuf ans et quelques mois.

\*\*\*

Il ne faut pas la plaindre. Il faut la célébrer, comme le maréchal Pétain, comme le héros immortel des siècles, comme l'Eglise. Elle devait son sang à sa mission. La cause qu'elle faisait triompher méritait la beauté de ce sacrifice. Le Ciel lui avait demandé cette rançon de sa victoire, elle ne pouvait la lui refuser.

Jeanne a trouvé la France au tombeau. Elle l'a trouvée écrasée par l'ennemi, divisée, déchirée par les factions, réduite à l'impuissance, livrée en proie à l'Anglais qui s'apprête à la dévorer. Elle n'a plus qu'un fantôme de roi. Elle touche le fond de l'abîme et ne paraît pas s'en douter.

Seule, éclairée d'en haut, Jeanne, la paysanne lorraine, aimée du suprême bon sens, qui est la première qualité des grands hommes de guerre, Jeanne a compris l'immensité du péril et la nécessité de l'unique salut.

La France est morte. La bergère de Domrémy la ressuscitera en trois mois!

Elle lui versera le philtre magique de la confiance, elle le versera au Roi, qui doutait de sa légitimité, à l'armée, à la noblesse, au peuple. Elle les entraîne dans une chevauchée éblouissante, dans un sillage de gloire. Elle délivre Orléans, purge la Loire d'ennemis, fait sacrer Charles VII à Reims, demande aussitôt qu'en marche vers Paris.

Elle a refait la France par son prestige, par son rayonnement, en l'arrachant aux divisions pour la concentrer dans l'unité monarchique, en lui infusant l'esprit d'indépendance nationale, en la convainquant d'être voulue par Dieu. Refoulant les Anglais vers leur île, n'a-t-elle pas sauvé leur génie saxon qui se serait altéré au contact de la France latine? N'a-t-elle pas contribué à la genèse de l'Angleterre moderne?

Lorsqu'elle dit au roi sans hésiter: *Sire donnez-moi des soldats et la patrie sera bientôt sauvée, patria statim alleviata*, ne faut-il pas voir dans ce texte, le plus vieux, peut-être, où le mot de patrie est appliqué à la France, l'affirmation précise, nettement articulée de l'idée jusque-là assez flottante de patrie?

Oui, avant la Pucelle, les Français aimaient « la Douce France » puisqu'ils la chantaient dans leurs vieilles chansons de gestes et puisqu'ils mouraient pour elle. Mais que d'hésitations sur l'identité de cette France! Ou les Bourguignons, par exem-

ple, la plaçaient-ils, avec Charles de Valois ou avec Henri de Lancastre? Surgisse Jeanne et tout doute est dissipé. De par Dieu, elle prononce que la France n'est pas avec le parti anglo-bouguignon, qu'elle devait être indépendante, affranchie de l'étranger, qu'il fallait le bouter dehors. La seule, elle eut alors la claire vision de la patrie, de son unité irréductible, de sa virginité intégrité! La première, elle donna toute sa force et toute sa pureté à ce mot de *patrie* qui semble avoir éclo sur ses lèvres et en avoir gardé pour cela une plus suave tendresse.

Dans son admirable discours, qui ajoutera une belle page à la littérature militaire de la France, le maréchal Pétain a lumineusement démontré que Jeanne eut toutes les qualités d'un homme de guerre et de gouvernement, qu'elle fut la plus splendide incarnation de l'âme de la France, qu'elle n'est pas seulement la libératrice d'Orléans, mais la mère du patriotisme, la mère de la France.

Il faisait bon entendre cette voix mâle découvrir le rôle de Jeanne et l'émotion se doublait du souvenir que mission semblable échoit à l'orateur militaire, lorsque, en 1917, il conjura la crise de défection de l'armée et lui remonta le cœur.

Devant cette statue du Vieux-Marché où commencent à pleuvoir les bouquets et les gerbes, on viendra méditer sur les destinées de la France, se retremper dans les grands souvenirs. Les Anglais y étaient venus fidèles à leur tradition de repentir. Tous viendront ici apprendre de la sainte héroïne, qui périt dans les flammes pour ne pas rétracter un mot de son message céleste, comment on sanctifie le patriotisme, comment s'en épure la flamme. Tous apprendront d'elle le culte de la patrie, voulu par Dieu, jusqu'à l'effusion du sang.

J. SCHYRGENS.

## FRANCE

### Un film de marche à l'abîme

*Jacques Valdour — sous ce pseudonyme se cache un médecin français, professeur à l'Université, qui depuis des années consacre ses vacances à des enquêtes ouvrières qu'il mène en s'engageant comme ouvrier un peu partout en France et en vivant pendant plusieurs mois la vie même de ceux qu'il observe — publié dans le dernier numéro de la Revue des Deux-Mondes, un article sur le Communisme à l'usine dont nous détachons ces extraits :*

Plaisante et salubre, ville ouvrière de luxe, comptant près de 70.000 habitants, Boulogne-Bilancourt est une ville rouge, qu'une municipalité communiste gouverne.

Comment expliquer ce contraste?

Il est superflu d'interroger sur ce point les ouvriers habitant la commune : pour la plupart, ils n'y sont pas plus enracinés que dans leur métier; ils n'ont pas coutume de s'analyser, non plus que de scruter les raisons des faits dont ils sont les auteurs ou les témoins; ils sont agés plus qu'ils n'agissent et habitués à obéir aux impulsions du moment et de la sensibilité.

Un bref commentaire suffit cependant pour expliquer que les conditions matérielles d'habitat, incomparablement supérieures à celles des faubourgs, n'inclinent point ses heureux bénéficiaires à les apprécier à leur juste valeur.

Le problème ouvrier ne consiste pas uniquement en un problème de logement : il comprend aussi la grosse question des salaires.

Mais, dira-t-on, actuellement le taux des salaires est élevé et les sursalaires familiaux l'accroissent encore. — Sans doute. Toutefois, au point de vue matériel, le problème ouvrier consiste essentiellement dans la recherche de la meilleure formule d'organisation de la sécurité pour la vie des salariés.

Mais la solution matérielle du problème ouvrier ne répond qu'à un aspect de la solution totale. Le problème ouvrier est également d'ordre intellectuel, d'ordre politique, d'ordre moral et religieux. Si nous nous en tenons au point de vue intellectuel, nous dirons que la crise est engendrée par une idéologie fautive : méconnaissance du droit de propriété, ignorance des conditions de vie de l'entreprise, des lois économiques, des fonctions de l'Etat, des principes fondamentaux de son organisation. Si les ouvriers restent mécontents en dépit des avantages matériels qui leur sont accordés, c'est qu'ils

visent à autre chose qu'à ces simples avantages — à la pleine et exclusive propriété des instruments de production, — capitaux et usines, — et à leur gestion directe. C'est la thèse collectiviste dont on les a imprégnés en troublant leur intelligence et en faussant leur jugement.

A une heure de l'après-midi, aux approches de la rentrée des ateliers Renault, la place et les rues voisines fourmillent d'ouvriers. Dans cette foule se glissent de nombreux Chinois. Des « camarades » communistes affichent la première page de *l'Humanité* du jour; des camelots crient *le Libertaire*; la propagande du désordre s'exerce avec une intensité redoublée.

Pendant vingt minutes, sans arrêt, les ouvriers rentrent dans les ateliers. Il faut, à la sortie, un quart d'heure pour que l'usine se vide : alors, c'est une foule qui se déverse à pleines rues, dans toutes les directions. Par plusieurs portes, sur plusieurs rues, l'usine dégorge ses trente mille hommes. Des camelots distribuent des placards communistes; sur les troncs des arbres et sur les murs des affiches et des papillons communistes s'étalent. Certains jours, irrégulièrement, à l'improviste, apparaissent des vendeurs du *Bolchevik de chez Renault*, « journal d'usine », alimenté par les cellules de l'établissement. Ou bien des orateurs révolutionnaires, de la fenêtre d'un entresol de café, ou montés sur un banc, ou du haut de l'automobile qui les a amenés, haranguent la foule. Un après-midi, une demi-douzaine d'agents de garde sur la place tentent en vain d'empêcher l'orateur de parler; ils sont en un clin d'œil, séparés de l'automobile par la foule, repoussés et bloqués en un coin, contre un mur, par la masse dense, impénétrable, des auditeurs. Aussi, le lendemain, la police revient-elle en force : un commissaire et deux brigadiers commandent à deux groupes d'agents disposés aux deux extrémités de la place.

Au cours de la belle saison, beaucoup d'ouvriers s'adonnent, chaque soir et le dimanche, au plaisir de la pêche, de la bicyclette, de la motocyclette ou de divers jeux sportifs. Les « dancings » attirent la jeunesse. Mais la distraction la plus populaire reste le théâtre, le café-concert et surtout le cinéma; le samedi soir et le dimanche, les salles de spectacles regorgent de familles ouvrières et, par bandes, de jeunes gens, de jeunes filles et d'enfants.

Au « casino de Billancourt », les étrangers affluent en très grand nombre. — Italiens, Orientaux, Chinois, ces derniers accompagnés de leurs femmes françaises et de leurs jeunes enfants, — offrent ainsi une image saisissante de l'invasion du pays par les races les plus variées. La propagande révolutionnaire ne manque pas de s'introduire dans ces lieux de plaisir. Un théâtre de Boulogne joue une pièce antimilitariste et internationaliste : 1914, *Maudite soit la guerre!* où nos officiers, médecins militaires, prêtres mobilisés, sont dépeints comme des lâches, les patrons comme des embusqués, les ouvriers comme les seuls Français qui se soient battus, aient subi souffrances, blessures, mort. Les spectateurs applaudissent furieusement et crient : « A bas la guerre! »

Un incident allait me révéler brusquement le véritable état d'esprit des salariés d'usines.

Le 22 août 1927, les journaux annoncent l'électrocution de Zacco et de Vanzetti. « Fuller (le juge qui les condamna) fera bien de griller ses fenêtres! » s'écrie un ouvrier. « On n'attend pas sept ans pour en venir là! » ajoute un autre. « Gare les bombes! » conclut un troisième. Nombreux, ceux qui achètent le numéro spécial de *l'Humanité*. Dans les restaurants, toutes les conversations roulent sur cet événement et les plus indifférents prennent parti pour les électrocutés. Le soir du 23 août, l'émeute éclate à Montmartre et boulevard de Sébastopol. Le lendemain et pendant toute une semaine, dans les ateliers, cabarets et restaurants, ce n'est qu'un cri de joie. Tout le monde déploie *l'Humanité*. Toutes les langues se délient. On parle de ces faits avec un accent de triomphe, avec orgueil. Dans un frémissement d'espérance, tous s'affirment solidaires. Quelque journal qu'ils lisent, ils sont comme soulevés par la même certitude du jour proche où naîtra la société nouvelle : l'ère de leur libération va s'ouvrir! C'est comme une lourde et irrésistible vague de fond que met en mouvement l'exécution lointaine, outre-Océan, d'une sentence judiciaire. « Ah! s'écrie, en rentrant à l'usine, de l'accent du vainqueur, un ouvrier; au boulevard de Sébastopol, hein? Hein! Ils en ont fait!... Les vitriers

auront du travail!... Et encore un autre: « Plus tard, ça recommencera!... Et mieux encore!... » La satisfaction est générale. Dans les restaurants, bars et cafés, éclate l'indignation contre la mise à mort des deux anarchistes italiens. Non seulement les événements révolutionnaires du 23 août emportent l'approbation de tous, mais des invectives contre les forces d'ordre et des menaces pour l'avenir sont énergiquement proférées: « L'armée, c'est le tombeau des intelligences!... — L'exécution de Sacco et Vanzetti est un crime infâme!... — Attendez encore un peu et ce sera une nouvelle Commune!... — Ça n'est pas fini, cette affaire-là! » grondent-ils, farouches. Les dégâts et pillages de cette soirée, je les entends encore, six jours plus tard, évoquer avec orgueil.

Ainsi toute la classe ouvrière vibrait dans un même sentiment; une minorité fanatisée agissait; la multitude suivait, ou approuvait ou, à tout le moins, laissait faire. L'initiative des uns, la complicité active ou implicite des autres faisaient de tous un bloc. Sous l'influence d'une campagne de presse énergiquement menée pendant un an, les salariés, dans leur ensemble, avaient plus ou moins consciemment adopté la thèse communiste de la justice de classe et, tenant l'exécution de la sentence américaine pour une mesure de rigueur dirigée contre la classe ouvrière, vibraient à l'unisson contre les gouvernements « bourgeois » et « capitalistes », la dévastation de deux quartiers de Paris leur apparaissait comme le prélude de la Grande Révolution qui amènerait, pour leur affranchissement et leur revanche, la Dictature du prolétariat.

Taine, s'il avait décrit ces manifestations de violence et de pillage, aurait parlé peut-être d'« anarchie spontanée ». Quelle erreur! Cette brève et soudaine émeute fut l'œuvre réfléchie, sagement mise au point et habilement déclenchée, d'un état-major révolutionnaire dirigeant ses troupes et leurs cadres, éveillant par une campagne de presse et de discours la sympathie des éléments encore épars et passifs de la masse ouvrière. Cette petite crise de violence n'a été qu'un essai de mobilisation partielle des forces communistes, une simple répétition, sur un coin étroitement délimité de la capitale, de la révolution. Dans la coulisse, le gouvernement des Soviets se tient prêt à renverser le gouvernement légal et à s'installer au pouvoir.

L'aspect tranquille, l'activité laborieuse, la bonne tenue du personnel d'une usine ne doivent pas faire illusion. Le mal est profond et caché. D'être soustrait aux regards, il n'en est que plus grave: nous en sommes davantage trompés. Depuis 1924, la propagande communiste se fait de plus en plus souterraine. Le secret dont elle s'enveloppe accroît le péril qu'elle crée. Dans l'usine où j'ai travaillé, à Issy, un ouvrier très appliqué et ponctuel avait cependant éveillé les soupçons du directeur du personnel par sa fréquentation connue des réunions communistes locales; mais son travail correct ne fournissait pas matière au moindre reproche. Un jour cependant, sans avoir prévenu ses chefs, il s'absente: cas de renvoi prévu par le règlement. Le directeur du personnel le fait appeler et lui donne son congé définitif. L'homme parcourt aussitôt les ateliers en criant: « Camarades! On me chasse parce que je suis votre délégué! » L'administration de l'usine n'en savait rien! Le directeur a beau se rendre dans les ateliers et donner la vraie raison du renvoi, c'est aussitôt, en manière de protestation, une grève générale des bras croisés qui dure cinq minutes! Ce menu fait met en évidence la puissance de la solidarité ouvrière et la diffusion de l'idée socialiste révolutionnaire.

Mais, nous devons le reconnaître, ce sont les chefs révolutionnaires qui les forment, les éduquent et les manœuvrent à leur gré. Les salariés obéissent aux consignes que leur donne l'état-major de la Révolution. Des cadres solides, des organisations actives ramifiées dans la profondeur de la masse ouvrière l'animent et la meuvent. Une campagne savante d'excitations méthodiquement dosées et de manifestations bien réglées se montre capable d'y jeter le trouble, d'y allumer les passions, d'en déchaîner les colères. En une année, l'*Humanité* a réussi à soulever une partie de la classe ouvrière en faveur de deux anarchistes italiens condamnés à mort, aux États-Unis, pour crime de droit commun, et à conquérir à leur cause les sympathies de tout le surplus de cette même classe. Au cours de l'été de 1927, il ne s'est pas passé de semaine qu'un mot d'ordre des chefs communistes n'ait réussi à grouper, en un point quelconque de Paris ou de la banlieue, de sept mille à soixante-dix mille manifestants.

Ainsi, le dernier dimanche de juillet, la « Fête communiste »

organisée dans les bois de Garches y a réuni quelque quarante mille personnes. A deux heures, dans la vaste clairière chauffée par un soleil ardent, le rouge des tentures et des drapeaux contraste violemment avec la verdure des arbres, des arbustes, des taillis et des prés. Des groupes d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, d'adolescents et de familles, sont étendus à l'ombre près des reliefs du repas; d'autres jouent ou dansent sur la prairie ou à l'ombre des futaies. Des parties de football s'organisent, des farandoles joyeuses se déploient; par instants, un orchestre se fait entendre; dans un coin, au centre d'un cercle épais de curieux, des Algériens se livrent au lubrique exercice de la danse du ventre.

Des brochures révolutionnaires sont étalées sur la table d'une librairie en plein air; sur une draperie rouge, sont exposées des caricatures de capitalistes, de prêtres et de soldats; bourgeois, curés, généraux, gendarmes fournissent les sujets d'un jeu de massacre où une foule d'amateurs viennent se faire la main; des registres recueillent des signatures antimilitaristes. De temps à autre, les accents de l'Internationale s'élèvent et la multitude, en chœur, en entonne le refrain. Un poste de secours avec ambulance est installé à l'extrémité de l'immense campement où le service d'ordre, surtout aux issues, est assuré par les gardes rouges en uniforme kaki, tunique militaire, culotte et molletières, haut ceinturon de cuir fauve, béret bleu orné, au-dessus du front, de l'écusson à l'étoile rouge des Soviets et, sur le côté, d'un écusson portant le numéro de la ceinture; enfin, une solide trique en main. Pour la première fois, nous voyons une petite fraction de l'armée rouge s'employer officiellement et publiquement à l'exercice de sa souveraineté usurpée. Les armes sont restées dans leurs dépôts secrets. Mais, déjà, la horde campe aux portes de Paris.

Garches a donné le spectacle d'une fête de famille, si l'on peut encore parler de famille chez les communistes. Le Cirque d'Hiver et la maison syndicale de la rue de la Grange-aux-Belles donnent celui de réunions passionnées où s'allume la fureur dont ensuite témoignent les cortèges de manifestants à Saint-Denis, au Pré Saint-Gervais, à Clichy.

Un soir du mois d'août, un grand meeting se tient au Cirque d'Hiver. Des masses importantes de police sont disposées aux abords immédiats de l'édifice. A l'intérieur, l'immense salle est comble. La chaleur est suffocante: la plupart des hommes quittent veste et gilet. De nombreux gardes rouges sont groupés aux portes, dans les couloirs et autour de la tribune. L'assistance se montre véritablement fanatisée par les discours en l'honneur de Sacco et Vanzetti, par les invectives lancées aux socialistes réformistes: « Non! la classe ouvrière doit agir sans retard pour établir sa dictature!... » A plusieurs reprises, au cours des manifestations oratoires, le public se lève, se découvre et entonne le refrain de l'*Internationale*. C'est une foule ordonnée, disciplinée et passionnée, sous pression, prête à marcher.

Au cours d'un autre meeting, j'ai entendu un orateur déclarer, avec un accent de farouche énergie: « Le temps n'est plus où nous disions aux jeunes soldats de désertir! Non! Nous leur disons maintenant: entrez dans l'armée, mais pour vous y livrer à la propagande et ainsi la conquérir au communisme! On ne fait pas la révolution contre l'armée: c'est avec l'armée qu'on réussit la révolution! Le temps du romantisme révolutionnaire est passé! Nous vaincrons par la violence le capitalisme national ou le capitalisme international!... » Des orateurs étrangers sont accueillis par des ovations frénétiques et l'enthousiasme est à son comble lorsqu'ils prennent la parole dans leur langue. Ces communistes pourraient dire: tout ce qui est étranger est nôtre; tout ce qui est français nous est étranger. Ils ne sont pas internationalistes: ils sont anti-français.

La manifestation communiste de Clichy contre la Légion américaine a réuni un cortège de quinze mille personnes qui ont défilé au milieu d'une foule amie, quatre fois plus nombreuse. « Ah! voilà des hommes! » s'écriaient, à côté de moi, des ouvriers. « Ce n'est plus comme les manifestations d'autrefois, qui n'étaient qu'une simple promenade! Il s'agit de savoir, cette fois, si on sautera l'obstacle! Pas un de ceux qui sont ici ne reculera! Ils sont prêts... »

*Prenez garde! Prenez garde!  
V'là la Jeune Garde  
Qui descend sur le pavé!*

La foule, derrière ses drapeaux rouges, cote à pleine rue, au son des musiques, au chant des jeunes gardes, aux refrains de l'*Internationale* et de la *Carmagnole*.

Ils passent, les uns joyeux, avec entrain, les yeux brillants, les autres graves, droits, raidis et emportés dans leur rêve intérieur. C'est une fresque mouvante qui se déroule, un film de marche à l'abîme. C'est un flot de jeunes gens, d'ouvriers en tenue de travail ou bien endimanchés, d'hommes ou de femmes de tout âge, en casquette, en chapeau, en cheveux, une tribu en marche vers le pillage, le meurtre et l'incendie, qui croient, les malheureux! aider à établir sur terre le paradis éblouissant que leur ont promis les agitateurs de réunions publiques.

De tous ces faits, il ressort nettement que, dans la classe ouvrière, une forte minorité que la foule des autres suivrait, si l'heure de la grande ruée venait à sonner, est puissamment organisée, encadrée, commandée et armée. Elle est enthousiaste et disciplinée. Cette masse fermentescible est à la merci d'une campagne de presse, meetings et manifestations, conduite avec méthode et avec ténacité. L'argent ni les hommes ne manquent. Une propagande intense s'exerce publiquement et secrètement, par des associations qui s'étalent au grand jour et par des groupements qui se dissimulent avec soin. L'action souterraine, insaisissable, s'ajoute à l'action ouverte. On ne saurait nier la gravité du péril.

## MEXIQUE

### Les révélations du « Daily Express »

Traduction de l'article envoyé par J. W. F. Mason, à son journal, de San Antonio (Texas), en date du 15 avril 1928.

#### Expulsion immédiate.

L'autocratie militaire au Mexique, aidée par la police, impose aux catholiques mexicains une politique anti-confessionnelle et cela à un degré unique au monde, tandis que les catholiques maintiennent contre le gouvernement, une insurrection organisée qui paralyse l'industrie dans de nombreuses parties du pays et cause de graves angoisses aux autorités. Tel est, largement esquissé, l'état des affaires au Mexique, mais les faits sont généralement tenus cachés, parce que chacun, dans ce pays, craint de critiquer ouvertement le gouvernement.

#### L'Article 33.

Il n'y a pas de censure actuellement, mais ce qui est de loin plus efficace, c'est l'article 33 de la Constitution mexicaine. Cet article autorise le gouvernement à expulser tout étranger instantanément sans donner aucune raison. Il empêche les résidents étrangers, y compris les correspondants de journaux, de publier aucune nouvelle considérée comme nuisible au gouvernement, tandis que tous les Mexicains craignent l'emprisonnement sous la présente dictature, qui est au-dessus de la loi.

J'ai passé quelque temps au Mexique, parlant de la situation à toutes sortes de gens. Chaque étranger, après m'avoir donné ses informations, m'a dit : « Ne mentionnez pas mon nom, ou ils me feront *trente-troiser*. Etre *thirty-threeed* signifie être expulsé sans avoir même le temps de régler ses affaires commerciales.

Les plus amers sentiments régnent parmi les catholiques romains à l'égard du président Calles, que son caractère vigoureux rend inexorable dans la poursuite de ses objectifs, quels qu'ils soient.

Au début de mon séjour, j'entendis des Mexicains faire allusion à *el Turco*, le Turc. Je m'enquis et découvris qu'ils visaient le président Calles, qui, selon une curieuse croyance répandue parmi les ecclésiastiques mexicains, subit dans sa politique religieuse, des influences mahométanes héréditaires. Il me fut déclaré par des Mexicains qu'il est de race levantine, un certain nombre de Levantins étant au Mexique. Je relatai cette histoire au Président quand j'obtins une interview et je lui demandai s'il était d'origine orientale : « C'est inexact, dit-il, je suis Mexicain, jusqu'à mon arrière-grand-père, qui était espagnol. » Je répétais sa remarque à deux diplomates américano-latins. L'un me dit : « Nos archives montrent qu'il est de souche syrienne. » Et l'autre : « Nos archives établissent qu'il est de souche arménienne. »

#### La croyance de millions de personnes.

Il y a ce désaccord, mais on peut affirmer que des millions de Mexicains croient que la persécution des catholiques romains est due à des influences anti-chrétiennes dans les dispositions prises par le gouvernement au Mexique depuis que le conflit a commencé en août 1926, amenant le développement d'une religion « de fraude ». Les prêtres ne veulent pas obéir à la loi qui exige leur soumission au gouvernement et, en conséquence, ils ne peuvent pas présider aux offices dans les églises. En même temps, il est contraire à la loi, pour n'importe qui, de présider à des offices religieux hors des églises, mais, bien que les prêtres mexicains soient exemptés, par les autorités ecclésiastiques, de célébrer la Messe ou d'autres cérémonies rituelles durant le conflit avec le gouvernement, néanmoins, la population réclame le ministère religieux. En conséquence, des milliers de prêtres, d'un bout à l'autre du Mexique disent la Messe, accomplissent des mariages, donnent l'Extrême-Onction aux mourants et conduisent des services funèbres en secret, au mépris de la loi.

Ils le font à leur grave risque personnel, car le gouvernement emprisonne et condamne à de lourdes amendes tous les prêtres qu'on vient à surprendre. Il arrête aussi tous les laïcs rassemblés hors des églises pour des dévotions religieuses, mais la population brave le gouvernement et l'on tient des offices en secret dans les maisons — avec la police secrète constamment sur ses gardes pour les empêcher. Les fonctionnaires du gouvernement, eux-mêmes, assistent à ces offices, tout à fait comme les fonctionnaires du gouvernement, aux Etats-Unis, ignorent la loi de prohibition, mais les autorités sont constamment en alerte. Il a même été signifié aux ambassades et légations catholiques qu'il serait désagréable que la messe fut dite dans leurs immeubles, lesquels échappent au contrôle mexicain, de sorte que les diplomates catholiques ont renoncé à leurs droits.

J'ai été informé par un membre du corps diplomatique, qui n'appartient pas à la légation italienne, que, à la mort du général Diaz, les Italiens de Mexico qui désiraient entendre la Messe pour lui, furent informés que, quoique le gouvernement ne pouvait pas empêcher la Messe à l'intérieur de la légation, néanmoins, quand le prêtre quitterait la légation, il serait exposé aux poursuites. La messe fut par conséquent différée pour un certain temps.

La population ressent particulièrement l'absence des prêtres aux funérailles, mais les prêtres se sont arrangés dans beaucoup de cas pour présider aux cérémonies officieusement, ou à une certaine distance, pour la consolation des familles. Ils pénètrent ensuite en secret dans les cimetières et aspergent les tombes d'eau bénite, en dépit des ordres du gouvernement.

#### Les chefs laïques.

Des cérémonies religieuses telles qu'il n'en existe nulle part dans le monde se passent continuellement à travers tout le pays, avec des chefs laïques menant les foules de leurs coreligionnaires à la récitation du Rosaire ou à d'autres prières.

Les femmes sont particulièrement actives dans la direction de ces services irréguliers, priant pour le retour des prêtres. La révolte actuelle contre le programme religieux du gouvernement est, d'une façon prédominante, l'affaire des femmes, et pour la première fois dans l'histoire du Mexique les femmes ont pris maintenant une attitude indépendante et ont montré de l'initiative.

Elles sont de loin plus amères que les hommes dans leur condamnation du gouvernement et leur demande de révocation des ordres antireligieux. Elles influencent aussi les fonctionnaires et les portent à la miséricorde. Je fus présenté à une femme qui avait le renom d'avoir sauvé cinquante-deux vies.

Je n'oublierai jamais la scène dont je fus témoin dans la cathédrale de Cuernavaca, le dimanche avant Pâques. La dernière révolte, là, contre le président Calles, l'automne dernier, fut étouffée par un certain nombre d'exécutions, y compris celle du Père Pro Juárez, qui fut fusillé sans procès, à Mexico.

#### Une scène dans la cathédrale.

Je vis dans la cathédrale de Cuernavaca une femme richement vêtue, tenant un enfant par la main, s'agenouiller à l'autel et commencer à réciter le Rosaire. Nombre de pauvres indiennes, nu-pieds, étaient là; le seul homme présent était un grand paysan

indien en tunique et pantalon blancs. Sa face sombre était d'un type fortement spirituel, qui suffirait à lui faire attribuer un rôle dans la représentation de la Passion. Des jeunes filles s'agenouillaient sur des prie-Dieu tandis qu'un chien dormait paisiblement près de l'autel. Des oiseaux entraient dans l'édifice par une porte ouverte et gazonnaient dans les rayons de la chaude clarté du soleil.

Il est rare que les hommes dirigent les prières communes quoique beaucoup l'aient fait pendant la Semaine-Sainte. Généralement, ils laissent cela aux femmes. On déclare, que c'est parce que les hommes craignent, s'ils se mettaient trop en vue, d'être arrêtés sur un simple soupçon. Cela veut dire que la police peut sévir contre eux à sa guise, car le Mexique est devenu les Balkans de l'hémisphère occidental, et les conditions d'autocratie permettent aux autorités de faire ce qui leur plaît.

La lutte est continue entre la police qui cherche à faire des prisonniers catholiques et les catholiques décidés à pratiquer secrètement leur culte. Les espions sont très nombreux à Mexico et ils s'empressent de rapporter les infractions à la police. On affirme que 10 shillings sont payés à chaque informateur.

On raconte beaucoup d'histoires d'espions déjoués. Un cas se présenta à Tacabaya, un faubourg de Mexico. Une femme quitta subrepticement la Messe dans une maison particulière, courut à un agent de police et tira la langue sur laquelle reposait la sainte Hostie. « Voyez, s'exclama-t-elle, ils sont en train de dire la Messe là. » L'officier ordonna à la femme de faire son rapport à la station de police, située à quelque distance, et il avertit alors lui-même les gens qui assistaient à la Messe de se disperser.

La police prépara nombre de raids à Mexico le Jeudi-Saint, jour spécialement observé par la dévotion mexicaine; mais les gens furent avertis, et dans de nombreux cas, la Messe du Jeudi eut lieu en sécurité le mercredi soir dans des maisons particulières. Je visitai plus tard un endroit dans un quartier pauvre de Mexico où deux cents personnes se pressaient dans deux petites chambres cette nuit-là pour assister à la Messe.

#### De coûteuses voitures.

Riches et pauvres se confondaient. De luxueuses automobiles, dans la rue, attendent leurs occupants durant la Messe, mais les agents du service secret ne trouveront rien d'insolite dans le fait d'automobiles stationnant dans un quartier pauvre.

Il y a parmi les catholiques un croissant esprit de martyr, que stimulent la police et la cruauté militaire. Deux livres ont été mis secrètement en circulation; je les ai vus tous les deux. L'un est intitulé : *Martyrs mexicains 1926-1927*. Il contient les photographies et biographies de soixante personnes, y compris douze prêtres, qui furent exécutés sans procédure, ou « martyrisés ». L'autre livre a pour titre : *L'Année de persécution*, et contient les noms de trente-deux prêtres exécutés avant septembre 1927. Une estimation, que m'a donnée un fonctionnaire catholique, établit que six cents catholiques, laïcs et prêtres, furent exécutés sommairement pour avoir défendu leur foi, en dehors de ceux tombés dans la bataille.

#### L'inquisiteur suprême.

La police ne montre aucun respect pour la loi en essayant d'interrompre les offices religieux dans les maisons particulières. Le général Roberto Cruz, chef de la police de Mexico, est appelé par les Mexicains l'« Inquisiteur suprême ». C'est un autocrate absolu et il habite un magnifique hôtel dans les quartiers nouveaux riches de Mexico. Il ordonne les arrestations, les procès, les peines, et recueille les amendes sans accorder aux accusés aucune audience publique.

Je demandai à un éminent homme de loi mexicain si cela était légal; il répondit : « Non, mais que pouvons-nous y faire? » L'usage est d'exiger des amendes arbitraires de ceux qui sont pris à la Messe ou au moment de se marier devant un prêtre ou qui assistent à des funérailles où un prêtre est présent. La gravité de ces amendes dépend de la situation financière de la victime. Un certain nombre d'amendes de 1.000 livres sterling (£ 1.000) ont été infligées, tandis que des amendes de £ 100 ou £ 200 ne sont pas rares.

La police prélève même des amendes au-dessus des moyens de beaucoup de pauvres gens, sachant que les catholiques arran-

geront souvent des collectes entre eux pour aider à compléter les paiements. Aucun reçu n'est donné pour l'argent, et quiconque en demanderait un risquerait une nouvelle poursuite pour défiance envers l'autorité constituée.

#### Pas de gouvernement solide.

Il n'y a pas de gouvernement fortement centralisé au Mexique, lequel, jusqu'à présent, possède à peine une conscience nationale entièrement développée. Cela explique les grandes différences de sévérité dans l'application de la loi suivant les parties du pays et aussi les efforts étrangers de certains chefs locaux pour ajouter à cette sévérité.

L'ex-gouverneur, Thomas Garrida, de Tabasco, qui est le « chef » (boss) politique de son Etat, a provoqué l'adoption d'un règlement local contraignant à se marier tous les prêtres demeurant à Tabasco. Quelqu'un, qui me donna aussi sa réponse, lui demanda pourquoi il avait pris cette mesure. Garrida répondit : « Je ne m'intéresse pas aux prêtres, mais je désire rendre leurs enfants légitimes. » Cette attitude méprisante de la part de hauts fonctionnaires gouvernementaux rend furieux les catholiques, les amenant par exemple à déclarer que le gouvernement est anti-religieux et qu'il veut aller jusqu'au bout, dans la voie des fausses accusations pour rompre l'influence spirituelle de l'Eglise. Les femmes sont de plus en plus indiquées pour la lutte policière mais je n'eus connaissance que d'un seul cas d'une femme ayant été tuée. C'était une religieuse à Ejutla, dont le nom ne me fut pas donné; elle était malade, au lit, quand les agents entrèrent dans le couvent pour ordonner aux religieuses de quitter le pays. Elle fut incapable de quitter son lit assez rapidement, et on dit qu'un de ceux qui étaient présents la frappa avec sa canne, la renversa et, effectivement, elle mourut.

Il y a beaucoup de cas de femmes sévèrement traitées au quartier général de la police à Mexico, où tous les prisonniers religieux importants sont détenus. Il y a deux espèces de cellules dans ce bâtiment, les unes à l'étage, les autres dans les caves. Les cellules inférieures sont humides et malpropres, sans lit ni aucune commodité — à peu près comme des cachots.

De nombreux exemples m'ont été donnés de personnes détenues dans ces cellules, mais je me suis toujours engagé à ne pas en divulguer le nom sauf quand ces personnes ont quitté le pays; autrement, craignait-on, la police renouvellerait son activité contre elles sous prétexte qu'elles se plaiginaient de leur traitement.

#### Un « complot ».

Je suis à même de donner un nom dans le cas de la Señora Josefina Montes de Oca, parce qu'elle et son fils, âgé de dix-huit ans, sont maintenant sains et saufs à l'étranger.

Elle était la nièce de l'ancien évêque Montes de Oca, de San Luis Potosi, le prédécesseur de l'évêque actuel. Il reçut son éducation de Jésuites anglais et était connu de beaucoup de catholiques anglais. La Señora Montes de Oca fut arrêtée l'automne dernier, la police alléguant qu'elle était engagée dans un complot catholique. Elle fut menée au quartier général de la police et le récit suivant de son aventure me fut donné par deux Mexicains, chacun d'eux confirmant l'autre dans les détails qu'ils avaient obtenus de la femme elle-même. « Elle fut enfermée, dirent-ils, dans une cellule, dans un passage étroit, entre deux larges cellules à l'usage des prisonniers masculins. Les portes des cellules des hommes s'ouvraient sur le passage, leur permettant d'entrer dans la cellule de Josefina. Elle était la seule femme; la pièce était remplie de vermine et d'une saleté indescriptible. On ne lui accorda pas de lit jusqu'à ce que ses amis lui en eussent procuré un. »

#### Les gardes masculins.

Les amis furent également contraints d'apporter sa nourriture, et nuit et jour elle était sous la surveillance de gardiens qui ne la laissaient jamais seule. Même quand elle se rendait au lavatory, un garde l'accompagnait. On ne lui fournit pas d'eau pour se laver et elle fut contrainte de prendre de l'eau au réservoir du lavatory avec un broc de fer blanc. Aucun changement de vêtement ne fut permis pendant les trente-trois jours qu'elle demeura incarcérée, et quand finalement on la relâcha, elle fut contrainte de brûler ses vêtements.

Les policiers firent effort pour obtenir qu'elle révélât l'activité de la Ligue nationale pour la défense de la liberté religieuse, organisation qui s'occupe de seconder l'opposition militaire à la politique religieuse du gouvernement. Elle refusa de rien divulguer. La police la menaça même de la fusiller si elle s'obstinait, mais elle persévéra dans son silence. Finalement, la police comprit que la brutalité n'abatrait pas son esprit. Cruz ordonna sa mise en liberté à la condition de payer une amende de L. 200. Son fils dit alors : « Où pourrions-nous trouver tant d'argent ? » Cruz répondit : « Pourquoi vous préoccuper de cela, les femmes catholiques au Mexique ont beaucoup d'argent. »

L'amende fut payée et Senora Montes de Oca fut alors avertie qu'elle devait quitter le Mexique. Elle fut escortée jusqu'à Laredo (Texas) par la police, et contracta une broncho-pneumonie en conséquence de son aventure, mais elle guérit.

#### D'autres cas.

Je me suis engagé à ne pas révéler les noms dans les cas suivants : Senorita X..., âgée de plus de cinquante ans, et connue pour son activité charitable parmi les pauvres, fut arrêtée pour une remarque méprisante concernant les mesures anti-catholiques du gouvernement; elle fut enfermée huit jours dans les cellules inférieures du quartier général de la police. Elle était la seule femme prisonnière parmi un certain nombre d'hommes et fut contrainte de dormir sur un banc ou une table. Des gardiens l'accompagnaient toujours, comme dans le cas de la Senora Montes de Oca. Elle fut libérée sur paiement d'une amende de L. 100.

Senora Y. fut arrêtée pour avoir donné asile à trois religieuses. Elle était riche, fut taxée à L. 1,000 et quitta immédiatement le Mexique pour l'Europe, où elle réside maintenant. Ses proprié-

tés, cependant, demeurent au Mexique, de sorte que son nom peut pas être mentionné par crainte de confiscation.

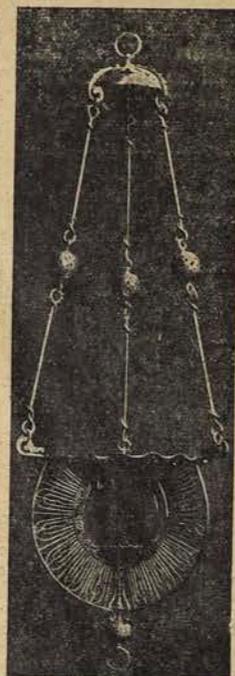
Senor Z..., âgé de cinquante-sept ans, fut arrêté dans un bureau de poste tandis qu'il expédiait des pamphlets religieux catholiques. C'était un homme cultivé, mais il fut envoyé aux « Trois Marias », la fameuse colonie pénitentiaire du Mexique sur la côte du Golfe. Il fut grâcié et rentra à Mexico, la santé ruinée, avec une plaie allant du menton jusqu'au cou.

#### Substitution de criminel

Senor A..., âgé de soixante-douze ans, fut arrêté sans qu'aucun motif lui fut même communiqué. On le garda quatorze jours dans les caves du quartier général de la police; on lui dit alors qu'il payait L. 200, un criminel lui serait substitué, prenant son nom et subissant l'emprisonnement à sa place. L'argent fut payé.

Ces exemples typiques pourraient être répétés beaucoup de fois. Au début de cette politique, quand commençait l'application de la loi policière contre les catholiques, ceux qui étaient arrêtés refusaient de payer les amendes. Quelques-uns demeurèrent deux ou trois mois en prison, mais le traitement devint si abominable, n'importe quel homme, que maintenant tous les efforts sont faits pour payer les amendes aussitôt qu'elles sont imposées.

Ce qu'il advient de l'argent, c'est ce que la police ne divulgue pas. Aucun rapport n'en est fait, et la conviction générale est que la police extorque (*graffure*) sur une large échelle et que de nombreuses personnes sont arrêtées et soumises à l'amende. Le but d'enrichir les fonctionnaires de la police. Ces choses ne se passent pas lieu uniquement à Mexico, des informations du pays étranger sont similaires.



## J. WILMOTTE

FILS

Boul. de la Sauvenière, 120

LIÉGE

(BELGIQUE)

ORFÈVRERIE

BRONZES

AMEUBLEMENT

& LUMINAIRE

D'ÉGLISES

## LE " MOSAN "

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES



## Le " MOSAN "

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger



SOCIÉTÉ ANONYME LES FONDERIES DE LA MEUSE  
à HUY (Belgique)